

# choisir



**La vie en jeu :  
débats dans la pénombre**



## choisir revue mensuelle

### Revue de pères jésuites

#### Adresse

rue Jacques-Dalphin 18  
1227 CAROUGE (Genève)  
Administration et abonnements :  
tél. 022/827.46.76  
administration@choisir.ch  
Rédaction :  
tél. 022/827.46.75  
fax 022/827.46.70  
redaction@choisir.ch  
Internet : www.choisir.ch

#### Directeur

Albert Longchamp s.j.

#### Rédaction

Pierre Emonet s.j., réd. en chef  
Lucienne Bittar, rédactrice  
Jacqueline Huppi, secrétaire

#### Conseil de rédaction

Louis Christiaens s.j.  
Joseph Hug s.j.  
Jean-Bernard Livio s.j.

#### Mise en page et imprimerie

Imprimerie Fiorina  
rue de la Lombardie 4  
1950 Sion  
tél. 027/322.14.60

#### Bibliothèque

Axelle Dos Ghali

#### Documentation

Marie-Thérèse Bouchardy

#### Promotion

Robert Decrey

#### Administration

Geneviève Rosset-Joye

#### Abonnements

1 an: FS 80.–  
Etudiants, apprentis, AVS :  
FS 55.–  
CCP: 12-413-1 «Choisir»  
Pour l'étranger :  
FS 85.– Par avion : FS 90.–  
€ : 53.– Par avion : € 55.–

#### Prix au numéro : FS 8.–

En vente dans les  
librairies Payot

Choisir = ISSN 0009-4994

### Editorial

2 **Une bonne initiative discutable** *par Pierre Emonet*

### 4 Actuel

### Spiritualité

8 **Dieu est-il pour ou contre nous ?** *par Luc Ruedin*

### Eglise

9 **«Qui dérange sera éliminé» : en mémoire d'Oscar Romero** *par Martin Maier*

13 **Tensions entre Rome et l'Eglise allemande** *par Norbert Nientiedt*

### Société

17 **Le clonage humain et ses avatars** *par Patrick Verspieren*

### Politique

24 **Russie, contrastes et paradoxes** *par Stanislaw Opiela*

### Philosophie

28 **L'angoisse existentielle : une manifestation divine** *par Joseph Moerman*

### Cinéma

33 **En bleu de travail** *par Guy-Th. Bedouelle*

### Lettres

36 **Les grandes vacances de Nabokov** *par Gérard Joulié*

### Livres ouverts

38 **A travers et vers la parole** *par Pierre Delacoste*

39 **Une théologie contextuelle** *par Pierre Vuichard*

### 43 Livres reçus

### Chronique

44 **Beauté et Vérité** *par Georges Haldas*

### ILLUSTRATIONS

**Couverture:** Pierre Emonet, vitrail  
p. 7 : CPP/CIRIC ; p. 14 : KNA-Bild ; p. 19 : Gibson  
p. 25 : Keystone ; p. 30 : Cork  
p. 35 : Xenis Filmdistribution

**Les titres et intertitres sont de la rédaction**

## Une bonne initiative discutable

**L**e 12 mars prochain, le peuple suisse devra se prononcer sur une initiative *pour une procréation respectant la dignité humaine*. L'intention des initiants est *la protection de l'être humain contre les techniques de reproduction artificielle*. L'article constitutionnel soumis au vote populaire est clair, bref, catégorique et sans appel. Il introduit dans la Constitution fédérale deux interdits, la procréation hors du corps de la femme et l'utilisation de gamètes de tiers à des fins de procréation artificielle. Les 100 000 signatures nécessaires ont été recueillies en 14 mois. Si l'initiative n'a pas donné lieu à de grands débats, elle a du moins mobilisé suffisamment de personnes pour que l'on comprenne qu'elle touche un point sensible.

**C**ontrastant avec l'intérêt et la gravité de l'objet proposé, la discrétion des évêques a déconcerté, voire même scandalisé, les initiants. *Quand les Eglises se taisent sur ces problèmes, elles perdent leur influence*, a écrit Urs Nussbaumer, président central de l'Association «Oui à la vie», dans une lettre ouverte adressée à Mgr Kurt Koch, évêque de Bâle. De fait, les évêques ne se sont pas tus, ils ont renoncé à faire campagne en faveur de l'initiative. Comme on l'attendait d'eux, ils ont rappelé clairement les principes et la doctrine de l'Eglise qui *souligne le respect de la vie humaine naissante et la dignité de la procréation*. Ils ont même ajouté que *l'Eglise ne peut, au point de vue moral, soutenir la fécondation in vitro et l'utilisation de gamètes à des fins de procréation artificielle, car ces méthodes s'opposent à la dignité de la procréation humaine et de l'acte conjugal*. Par contre, pour la décision pratique d'inscrire dans la Constitution fédérale une interdiction totale, ils ont renvoyé les électeurs à leur conscience.

**L**a cause défendue par l'initiative est certainement bonne, excellente même. Elle ne peut que retenir l'attention et la sympathie de tous ceux qui s'inquiètent de la légèreté avec laquelle certains développements de la science sont utilisés. Les arguments des partisans de l'initiative sont convainquants. La vie humaine est trop sacrée pour faire l'objet de manipulations facilement arbitraires. La fécondation *in vitro* est une solution trop aléatoire pour remédier à la stérilité des couples. Le fort taux d'échec et les graves conséquences physiques et psychiques qui en résultent pour les femmes qui y recourent sont plutôt dissuasifs, comme le confirment les statistiques et de nombreux témoignages.

**E**n 1987 déjà, une longue Instruction de la Congrégation pour la doctrine de la foi (*Donum Vitae*) se prononçait sur *la conformité avec les principes de la morale catholique des techniques biomédicales permettant d'intervenir dans la phase initiale de la vie de l'être humain et dans les processus mêmes de la procréation*.<sup>1</sup> Les principes énoncés étaient

clairs, plus sévères encore que les arguments avancés par les partisans de l'initiative. Pour l'Eglise, toutes les méthodes de procréation assistée sont déclarées *moralement illicites*, même la procréation homologue, pratiquée avec les gamètes du conjoint. Un catholique devrait donc être d'accord avec l'objet de l'initiative. Faut-il pour autant l'inscrire dans la Constitution fédérale ? Il est permis d'en douter.

**D**ans son discours, l'Eglise reste sur un plan doctrinal, sans entrer dans la complexité des circonstances qui peuvent peser sur une décision humaine et la conditionner. Elle propose un idéal, rappelle des principes à la lumière desquels il faudra se décider. Plus un cas concret touche aux valeurs essentielles, plus il est traversé par toutes sortes d'impératifs moraux, souvent opposés et difficiles à concilier. Dans le cas présent, les excès qu'on peut craindre ne doivent pas faire perdre de vue la détresse de certains couples et les cas heureux où une procréation médicalement assistée s'est avérée la bonne solution pour mettre fin à une situation douloureuse. Ici aussi les témoignages ne manquent pas, même si les statistiques sont plus modestes. L'Instruction du Saint-Siège elle-même semble entrouvrir discrètement une porte, lorsqu'elle remarque qu'il y a parmi ces pratiques de procréation assistée divers degrés de *négativité éthique*, qui justifient que le législateur tolère ce qu'il ne peut interdire au prix d'un dommage plus grave. On ne se trouve plus, dès lors, sur le terrain des principes et des idéaux, mais sur celui des possibles, gérés par la loi civile, où tout ce qui est licite au regard de la loi ne l'est pas nécessairement pour la morale. C'est le terrain de la conscience, éclairée, certes, par les principes, mais laissée tout de même à sa responsabilité.

**I**l est vrai que la référence à la conscience personnelle et à l'autodiscipline des chercheurs ne suffit pas toujours à sauvegarder le bien commun public. Des garde-fous sont nécessaires. En Suisse, le peuple a déjà approuvé, en mai 1992, un article constitutionnel interdisant le commerce d'embryons humains, le don d'ovules, les « mères porteuses » et les interventions dans le patrimoine génétique de l'embryon. La loi interdit aussi de congeler au stade d'embryon. Seul l'ovocyte imprégné (la fécondation n'est pas terminée) peut être congelé. En voulant trop restreindre le champ laissé ouvert à la responsabilité des personnes, l'initiative semble aller trop loin. La peur des excès lui fait compromettre une chance.

**Pierre Emonet**

<sup>1</sup> Cf. *choisir*, juin 1987, pp. 13-17.

## Chrétiens en Terre Sainte

**Info** La régression du nombre de chrétiens en Terre Sainte continue, indique *La Terre Sainte*, un bulletin édité par la Custodie franciscaine à Jérusalem. En 1948, ils étaient 30 000 à Jérusalem, sur une population de

170 000. Ils n'y sont plus, aujourd'hui, que 10 000 sur 600 000. A Ramallah, ville traditionnellement chrétienne, ils représentent à peine le quart des habitants. Même mouvement descendant à Bethléem et à Nazareth.

## Statut de Jérusalem

**Info** Le Synode diocésain des Eglises catholiques de Terre Sainte s'est opposé à la volonté du gouvernement israélien de maintenir sa souveraineté sans partage sur la ville sainte. Il a déclaré : *La ville de Jérusalem a une importance unique, permanente, doctrinale, profondément enracinée dans notre réflexion d'arabes chrétiens et de Palestiniens.*

Le statut de Jérusalem constitue l'un des points forts de l'accord entre le Saint-Siège et l'Organisation pour la libération de la Palestine, signé le 15 février, à Rome. Le texte précise le statut juridique de l'Eglise catholique dans les territoires dépendants de l'Autorité palestinienne, mais affirme aussi qu'une *solution équitable pour la question de*

*Jérusalem, basée sur des résolutions internationales, est fondamentale pour une paix juste et durable au Moyen-Orient.* Pour les signataires, Jérusalem doit bénéficier d'un statut spécial permettant de *sauvegarder la liberté de religion et de conscience pour tous et l'égalité devant la loi des trois religions monothéistes.* Côté israélien, on déplore l'existence de cet accord, *une interférence dans les négociations entre Israël et les Palestiniens*, comme l'a décrit le Ministère israélien des affaires étrangères, et on rejette le fait que le statut de Jérusalem y soit intégré. Soulignons encore, qu'à la suite d'une entrevue avec Yasser Arafat, le pape a décidé d'inclure Jéricho comme étape lors de son voyage en Terre Sainte (20 au 26 mars).

## Saint-Siège et pays arabes

**Info** L'Accord entre le Saint-Siège et l'OLP (voir ci-dessus) témoigne de la volonté d'ouverture du pape en direction du monde arabe, et vice versa. Sa signature est intervenue quelques jours après (le 8 février) la nomination par le Saint-Siège d'un délégué auprès de la Ligue des Etats arabes, dont le siège est au Caire. Il s'agit du nonce apostolique en Egypte, Mgr Paolo Giglio. Une nomination qui a précédé de peu le voyage du

pape en Egypte (24 au 26 février). De son côté, la Ligue arabe a nommé un représentant auprès du Saint-Siège.

Au Vatican, ces rapprochements - comme l'établissement de relations diplomatiques avec l'Etat du Bahreïn, le 12 janvier, ou avec la Jordanie, en 1994 - sont salués comme des signes précieux et intéressants d'une certaine ouverture du monde arabe vers le Saint-Siège, auquel celui-ci répond volontiers.

## Marche mondiale des femmes

**Info** Du 8 mars, Journée internationale des femmes, au 17 octobre, des milliers de femmes se mettront partout dans le monde en marche pour l'espoir, l'égalité, la paix et la démocratie. Plus de 2 200 organisations, de 135 pays, soutiennent cet événement. En Suisse, le Bureau de l'égalité a lancé une campagne d'affichage, aux slogans brefs mais porteurs : *aussi compétente mais moins payée* ou *aussi compétente, carrière bloquée*.

Outre les problèmes d'inégalité au travail, les revendications féministes touchent la question de la représentation des femmes en politique. D'où l'initiative sur les quotas, soumise ce 12 mars en votation populaire. Un système similaire de rectification des inégalités a déjà été adopté par la France. Le 26 janvier, l'Assemblée nationale a en effet approuvé un projet instituant l'égal accès des femmes et des hommes aux mandats électoraux.

## Démographie : de la désinformation

**Opinion** *Un livre arrive, plaisir anticipé de la découverte, surtout si le sujet implique un débat, tels sont les sentiments qui m'habitent en ouvrant le «Crash démographique, de la fatalité à l'esérance», de Michel Schooyans (Fayard, Paris 1999, 224 p.).\* Premier froncement de sourcils : peut-on parler de crash quand la situation est tellement contrastée entre le Nord et le Sud ? Au fil des pages, très vite, l'anticipation joyeuse et curieuse fait place au déplaisir, au malaise et pour finir à l'indignation. Déplaisir, car l'évidence se dessine très vite que l'auteur veut faire une démonstration à partir d'un constat pour lui indiscutable : la situation démographique de la planète conduit au désastre et seule l'augmentation significative des naissances peut sauver notre terre. Toute l'argumentation est ciblée sur ce présupposé et ne laisse aucun espace pour la réflexion. Les faits sont exposés sans nuance, sans aller au bout de l'argumentation et sans ouvrir de nouvelles perspectives : haro sur le développement durable, la formation et le travail des femmes, sur la contraception, assimilée à l'avortement, sur l'hédonisme, etc. Comment faire avancer une cause, si elle est présentée de manière fermée, sans offre de débat, voire de contradiction ? Malaise, toute l'argumentation repose sur une lecture sélective des textes des Nations Unies, sur l'affirmation qu'il y a complot contre la vie et les valeurs. Pour le démontrer, une information lacunaire sur la nature des documents adoptés par consensus, un silence pudique sur le fait que ces documents ne sont pas juridiquement contraignants et que la majorité des Etats ne se prive pas de les oublier au fond d'un tiroir. Tout est détourné pour étayer la démonstration : les Etats manipulés, les femmes utilisées, les ONG toutes-puissantes... Ayant participé à ces rencontres, lu ces documents, un doute affreux me saisit, suis-je bête, naïve, complice ? Si tel est le cas, les millions de femmes qui demandent depuis un demi-siècle de pouvoir réellement participer à l'avènement d'une société respectant la justice et la dignité de chacun-e se sont laissées mener par le bout du nez, victimes d'un «deus ex machina» pervers et destructeur. Indignation... peut-on isoler la démographie - dans le cas particulier - de l'ensemble ? Ecrire, pour ne donner qu'un exemple, «il y a trente ans, l'Inde avait moins de 300 millions d'habitants et connaissait des famines terribles... aujourd'hui, elle sustente 900 millions d'habitants et exporte des céréales», et faire l'impasse sur le fait que plus de la moitié de la population vit en dessous du seuil de pauvreté et souffre d'une grave malnutrition. Au nom d'une*

*certitude, peut-on tronquer l'information ou la dévoyer ? Exemples : reconnaître que l'homosexualité existe et qu'elle ne saurait justifier une discrimination, est-ce en faire l'apologie ? prendre acte que de tout temps il y a eu des avortements et que l'interdiction, voire la diabolisation, ne suffit pas à les faire disparaître et, qu'en conséquence, les femmes voulant avorter doivent pouvoir le faire dans des conditions respectant leur santé et leur dignité, est-ce justifier et promouvoir l'avortement ? constatant l'augmentation des grossesses précoces, demander qu'une information sexuelle soit donnée aux garçons et aux filles, est-ce les encourager à la débauche et empêcher les parents de prendre leurs responsabilités ? Le procès d'intention fait sur ces quelques points que je connais «à fond» m'amène à douter de la pertinence de tous les autres arguments étayant la démonstration de l'auteur. Voir dans les graves questions de démographie qui vont conditionner l'avenir de l'humanité un complot contre les valeurs, contre le Sud, contre la famille, que sais-je encore, est absurde, malhonnête, insignifiant même.*

Maryse Durrer

*\* Ndlr : Michel Schooyans, philosophe et théologien, enseigne dans différentes universités. Il est membre de l'Académie pontificale des sciences sociales et de l'Institut de démographie politique (Paris). Ces titres lui donnant une certaine assise, il est d'autant plus nécessaire de montrer les limites et le danger de ses thèses.*

## Annulations de mariage

**Info** Evoquant le domaine de la recherche théologique et canoniste sur les annulations de mariage, Jean Paul II a précisé, le 21 janvier, que l'on ne peut pas déclarer nul le mariage de deux chrétiens parce qu'il a été célébré dans le contexte d'une société propice au divorce, dont ils ont subi l'influence. Ainsi, contrairement à une *présomption parfois malheureusement formulée par quelques*

*tribunaux*, le fait que deux personnes n'aient pas la volonté claire de s'engager définitivement au moment de leur mariage, et pensent parfois que le divorce peut être une bonne chose, ne peut pas suffire, par la suite, à annuler leur engagement. Il faut qu'il y ait eu chez les mariés une *erreur au sujet de l'indissolubilité* clairement formulée et déterminante dans leur décision de se marier.

## Divorcés remariés : en France...

**Info** L'épiscopat français pose un geste fort en direction de catholiques qui se sentent souvent exclus, les divorcés remariés. La Commission épiscopale de la famille organise début avril, à La Bussière (Côte d'Or), une rencontre à l'intention de tous les catholiques séparés divorcés, y compris les divorcés remariés. Tout en ne voulant pas faire de fausses promesses, Mgr Vingst-Trois,

président de la commission, rappelle que la vie chrétienne ne s'épuise pas dans la célébration sacramentelle, sauf aux yeux de ceux qui confondent participation ecclésiale et sacrement de communion. Il précise qu'il faut distinguer le débat passionnel qui entoure l'accès des divorcés remariés à la réception de l'Eucharistie et le patient travail d'écoute et d'accueil réalisé dans les paroisses.



## ...dans l'Eglise anglicane

**Info** La question du remariage des divorcés y est en suspens depuis 1981. Le Synode avait à l'époque adopté une motion précisant qu'il *existe des circonstances dans lesquelles une personne divorcée peut se marier à l'Eglise durant la vie de son ancien partenaire*. Le nombre de mariages dans l'Eglise anglicane impliquant des divorcés

n'a cessé depuis d'augmenter. On estime ceux-ci à 7 000 par an, soit un dixième de ceux célébrés par l'Eglise anglicane. Un groupe de travail propose de «légaliser» cette pratique, sous certaines conditions. Son rapport, *Marriage in Church after divorce*, suscite de vives réactions. Il sera soumis au Synode en 2002.

## Pauvreté au Canada

**Info** On parle beaucoup de la pauvreté aux Etats-Unis ; celle au Canada passe plus inaperçue. Pourtant, dans ce pays prospère, un enfant sur cinq vit dans la pauvreté ; leur nombre a progressé de 500 000 en dix ans. La Conférence des évêques catholiques du Canada, en 1996, avait déjà attiré l'attention de l'opinion publique sur cette situation inacceptable. C'est aujourd'hui l'ensemble

des Eglises chrétiennes du pays qui se mobilise, à l'occasion du Jubilé. Une douzaine de responsables religieux ont lancé, en janvier, un appel au premier ministre Jean Chrétien afin que, lors de la préparation du prochain budget fédéral, *soient tenues des promesses faites depuis longtemps déjà, comme répondre aux besoins des enfants et des familles du Canada qui vivent dans la pauvreté*.



## Réconciliation

L'Eglise de saint Basile, à Rome (XVII<sup>e</sup> siècle), actuellement en restauration, sera offerte par le pape, à la fin des travaux, au patriarche de l'Eglise orthodoxe de Russie, en signe de réconciliation.

*Dieu nous a tous appelés à la même espérance. Nous sommes un seul corps et «le Christ est notre Tête» (Ep 4,15) : nous sommes membres les uns des autres, chacun à notre place. Nous devons être unis ensemble dans un profond accord pour former solidement un seul corps dans l'Esprit saint (...) Un homme seul ne peut pas recevoir tous les dons de Dieu, car l'Esprit saint distribue ses dons selon la foi de chacun.*

(Basile de Césarée)

## Dieu est-il pour ou contre nous ?

**S** eul celui qui se fige en ses certitudes religieuses ou celui pour qui la question est insensée - mais existe-t-il ? - sera étonné par celle-ci. Blasphème pour les uns, non pertinence pour les autres, elle est pourtant essentielle à toute vie spirituelle. Non, certes, qu'elle en soit l'origine, la condition ou encore la force. Elle peut pourtant être un moteur qui nous relance lorsque nous nous assoupissons dans un confort anesthésiant. Elle peut, par ailleurs, être un moyen d'évolution dans notre vie spirituelle.

Les événements de la vie ne se font d'ailleurs pas faute de nous rappeler, parfois abruptement, à cette question : perte d'un être aimé, maladie douloureuse, malheurs de toutes sortes, aussi cruels qu'ils nous paraissent incompréhensibles. Désarmés, nous n'avons comme réflexe premier que d'accuser Dieu de tous nos malheurs.

Et si cette question devenue accusation venait trop tard ? Si elle tombait sur un terrain trop meurtri pour que la réponse ne soit autre que : *Qu'est-ce que j'ai fait au Bon Dieu pour mériter cela ?*

Une vie spirituelle est le lieu où Dieu agit. Encore faut-il lui laisser le champ libre, lui ouvrir toute notre existence, en ses reliefs clairs et sombres, pour discerner petit à petit son action. Aussi est-il bon de nous poser cette question réguliè-

rement. Non pour y apporter une réponse tranchée et décisive. Qui peut le faire ? Elle agirait d'ailleurs à contresens, fermant les portes à notre évolution spirituelle. Au contraire, il est bon de la poser et de la laisser ouverte pour vivifier notre conscience, pour l'alerter afin de la rendre sensible à la présence ou à... l'absence de l'action de Dieu en nous.

La poser, c'est ainsi faire une place à Dieu en nos vies ; c'est lui donner sa chance. C'est labourer le terrain pour que la relation puisse surgir. C'est surtout nous permettre, devenus plus sensibles à son action, de ne pas le condamner trop vite lorsque le malheur frappe à nos portes. C'est enfin respecter Dieu et nous respecter : nous reconnaissons effectivement son existence. Son action devient alors possible dans nos vies.

Dieu se révèle dans la durée. Donnons lui sa chance, en ayant le courage d'être vrai. Ne lui coupons pas la route en nous laissant submerger par l'événement malheureux ou en croyant que la foi est affaire classée une fois pour toute, utile car sécurisante. Osons la question, laissant ainsi au Seigneur le champ de notre possible. Elle peut nous faire découvrir des chemins de vie insoupçonnés.

**Luc Ruedin s.j.**

# «Qui dérange sera éliminé»

## En mémoire d'Oscar Romero

par Martin MAIER s.j., Munich\*

*Le 24 mars prochain, on célébrera le vingtième anniversaire du martyr d'Oscar Romero. L'évêque brésilien Pedro Casaldáliga disait qu'il faudra désormais diviser l'histoire de l'Eglise en Amérique latine entre l'avant et l'après Romero. De fait, sa biographie offre un concentré des changements de l'Eglise latino-américaine durant les dernières décennies. Le père Martin Maier, qui a vécu au San Salvador durant plusieurs années, lui rend hommage.*

**I**l s'était presque habitué aux menaces de mort. Pourtant, en février 1980, le nonce au Costa Rica avait mis en garde Oscar Romero : sa vie était fortement menacée, il lui fallait se montrer très prudent. Au cours d'une retraite, sérieusement confronté à la possibilité de son assassinat, il écrivait dans ses notes personnelles : *J'ai peur des dangers qui menacent ma vie. Je devrais être prêt à donner ma vie, quoi qu'il arrive. Avec la grâce de Dieu, je peux accepter l'incertitude. Il a bien assisté les martyrs ; si nécessaire, il sera proche de moi lorsque je rendrai le dernier soupir.*

Le dimanche 23 mars, Oscar Romero prêcha comme d'habitude. Après le commentaire des textes de l'Écriture, il lu la longue liste des noms de ceux qui avaient été victimes de la violence la semaine précédente. Puis il adressa un pressant appel aux militaires et aux forces de sécurité du pays : *Au nom de Dieu et au nom de ce peuple qui souffre, dont la plainte monte jour après jour vers le ciel, je vous demande, je vous supplie, au nom de Dieu : cessez la répression.*

Le lendemain, à 18 heures, il célébra une messe en souvenir de la défunte mère

d'un ami dans la chapelle de l'hôpital où il avait son modeste appartement. La célébration avait été annoncée par un journal. Romero prêcha sur l'évangile du grain de blé qui tombe en terre et doit mourir pour porter du fruit. A peine avait-il prononcé les derniers mots que le coup mortel claqua. Perdant son sang, il s'écroula derrière l'autel, atteint en plein cœur par la balle. On le transporta dans une clinique, mais il n'y avait plus rien à faire. Son assassinat avait été commandité par le major Roberto d'Aubuisson et organisé par les escadrons de la mort du San Salvador.

### Injustice et répression

Oscar Romero naquit le 15 août 1917 dans une petite ville de province, Ciudad Barrios, deuxième de huit enfants, de parents pauvres. A 12 ans, il commença un apprentissage de menuisier. C'est alors que s'éveilla en lui le désir de devenir prêtre. Il fréquenta le petit séminaire de la capitale

L'auteur est rédacteur en chef de la revue *Stimmen der Zeit*, à Munich.

de la province, San Miguel, et, plus tard, fit ses études de théologie à Rome, où il fut ordonné prêtre le 4 avril 1942. Nommé curé de la cathédrale de San Miguel à son retour de Rome, Oscar y développa durant vingt ans une riche activité pastorale et caritative. Le 21 juin 1970, il fut consacré évêque et nommé évêque-auxiliaire de l'archidiocèse de San Salvador.

Rédacteur en chef de l'hebdomadaire diocésain *Orientación*, Romero se montrait critique face à l'engagement social et politique des prêtres. Sa nomination comme archevêque de San Salvador, en février 1977, déçut tous ceux qui espéraient que l'Eglise s'engage en faveur d'un changement social au San Salvador. Pourtant, son regard sur la pauvreté avait déjà commencé à changer. Après sa nomination, le 15 octobre 1974, comme évêque de Santiago de María, son diocèse d'origine, il comprit que beaucoup des riches amis qui avaient soutenu ses œuvres de bienfaisance refusaient aux pauvres un juste salaire.

Le pays, qui avait derrière lui une longue histoire d'injustices et de répressions, était dominé par les fameuses «14 familles» qui possédaient à elles seules plus de la moitié des terres cultivables. Elles avaient leur propre quartier dans la capitale et vivaient dans de luxueuses villas, pendant que plus des deux tiers de la population croupissaient dans la misère. Au début des années 70, le peuple commença à s'organiser pour réclamer plus de justice sociale et la reconnaissance des droits de l'homme. Le gouvernement et l'armée tentèrent de noyer ces mouvements populaires dans le sang.

Après que les évêques latino-américains eurent affirmé «l'option pour les pauvres», au cours de l'assemblée plénière de Medellin, en 1968, une partie de l'Eglise se solidarisa avec les mouvements populaires. Dès lors, la classe dominante considéra de plus en plus comme des adversaires les groupes chrétiens et les prêtres engagés

socialement. Ce fut le début d'une des plus sanglantes persécutions des chrétiens de la récente histoire de l'Eglise.

Le 12 mars 1977, le père jésuite Rutilio Grande fut le premier prêtre victime d'un assassinat commandité par les grands propriétaires. Rutilio Grande avait inauguré une pastorale de conscientisation et de libération dans le village agricole de Aguilares. Il affirmait souvent dans ses prédications : *Dieu ne reste pas étendu dans un hamac, au ciel, loin au-dessus de nous, mais il est au milieu de nous*. Bien que Rutilio Grande ait été un ami, Romero s'en méfiait et montrait peu de compréhension pour son engagement à Aguilares. Son assassinat marqua un tournant décisif dans la conversion de l'archevêque. Parlant de la mort de Rutilio Grande, Oscar Romero remarquait : *S'ils l'ont tué pour ce qu'il a fait, alors je dois prendre le même chemin. Rutilio m'a ouvert les yeux*.

### Une conversion radicale

C'est ainsi qu'a débuté ce que l'on a appelé plus tard *le miracle Romero*. Celui qui, autrefois, était réservé et anxieux, plus à l'aise parmi ses livres, cherchait maintenant à rencontrer les personnes. *Un évêque a toujours beaucoup à apprendre de son peuple*, disait-il, prenant au sérieux l'option pour les pauvres. Ce qui se traduisait par de longues et fastidieuses marches, dans la chaleur tropicale, vers des hameaux perdus, pour partager avec les pauvres leurs maigres repas, leur sentiment d'insécurité et les menaces qui pesaient sur eux. Dans son palais épiscopal, il avait organisé une cafétéria pour que les visiteurs puissent se rencontrer et parler ensemble. Dans la mesure du possible, il les rejoignait pour participer à leurs conversations.

Si, jusqu'alors, il n'avait jamais cité les documents de Medellin, ils devinrent une des sources principales de ses prédications

et de ses lettres pastorales. S'il avait recruté ses conseillers dans les rangs de l'Opus Dei, ses plus proches collaborateurs furent désormais ceux dont il s'était méfié et qu'il avait dénoncé à Rome, il y a peu de temps encore. Les riches, qui avaient été ses amis, se détournèrent en grande partie de lui et une publication militante d'extrême droite demanda même qu'on l'exorcise !

Romero avait compris que les problèmes du Salvador ne se résoudraient pas simplement par la bienfaisance. Ses prédications avaient un ton prophétique. Il parlait aux riches comme le prophète Amos : *Enlevez vos bagues ou bien le jour viendra où on vous coupera les mains.* Pour lui, les idoles étaient une réalité actuelle : l'idolâtrie de la richesse, du pouvoir, de la sécurité nationale transformait des valeurs limitées en absolus aux noms desquels on sacrifiait des personnes. Il déclara dans un sermon : *J'accuse surtout le culte de la richesse. Voilà le grand malheur du Salvador : la richesse, la propriété privée sont des valeurs absolues et intouchables. Malheur à qui touche cette ligne à haute tension ! Il se brûle.* Dans un autre sermon, il se défendit de l'accusation de se mêler de politique : *Lorsque, dans une prédication, on dénonce les péchés politiques, sociaux et économiques, ce n'est pas faire de la politique ; mais c'est la parole de Dieu qui se fait chair dans notre réalité.*

*Celui qui gêne sera éliminé,* avait-il dit une fois de façon lapidaire. Romero, le défenseur éloquent des opprimés, *la voix de ceux qui n'ont pas de voix*, la conscience de la nation, commençait à devenir très gênant. La répression progressait grâce au contrôle absolu des médias. Or, les sermons radiodiffusés de l'archevêque constituaient une source d'informations sur les événements qui s'étaient déroulés la semaine précédente dans le pays.

Sa parole prophétique et son action jaillissaient d'une source profonde, sa foi et

sa prière. Plusieurs fois il quitta des réunions importantes pour méditer dans la chapelle et trouver la lumière pour des décisions. Le chemin parcouru par Romero ne peut être compris qu'à partir de celui de Jésus. Beaucoup de passages des Evangiles se sont vérifiés dans sa vie. Comme Jésus a été traité de fou et de possédé, on disait de Romero qu'il était dérangé. Lui-même faisait le lien entre les menaces, toujours plus nombreuses, contre sa vie et le chemin de Jésus : *Ma seule consolation, c'est de savoir que le Christ lui-même, qui voulait apporter aux hommes ces grandes vérités, ne fut pas compris, qu'on l'a traité de séditieux et qu'on l'a condamné à mort, comme on m'a menacé ces derniers jours.* Lorsque l'Etat lui proposa une protection personnelle, il répondit : *Le pasteur ne veut aucune sécurité aussi longtemps que la sécurité de son troupeau n'est pas garantie.*

Durant les trois ans de son mandat d'archevêque, Romero a dû enterrer six prêtres assassinés. Il eut à ce propos des paroles surprenantes : *Je me réjouis, frères et sœurs, de ce que, dans ce pays, des prêtres ont été assassinés. Car il serait triste que dans un pays où d'horribles assassinats sont commis, il n'y ait pas de prêtres parmi les victimes. Ils témoignent d'une Eglise incarnée dans les souffrances du peuple.*

## Pierre d'achoppement

La conversion de Romero a eu pour fruit une nouvelle unité, encore jamais atteinte à la base de l'Eglise, qui a entraîné une division à l'intérieur de la hiérarchie. Romero souffrait beaucoup de l'opposition acharnée de quelques-uns de ses pairs et du nonce apostolique. Il fut dénoncé à Rome. En 18 mois, on lui a envoyé trois visiteurs (des contrôleurs du Vatican). Il a même été sérieusement question de lui donner un administrateur apostolique pour lui retirer tout pouvoir de fait.

Durant les trois années où il a été archevêque, Romero a fait quatre fois le voyage de Rome. Le pape Paul VI, déjà affaibli par l'âge, l'a accueilli avec compréhension et l'a encouragé. Moins encourageante a été la première rencontre, en mai 1979, avec le pape Jean Paul II, récemment élu. Dans son journal, Romero laisse entendre que sa première impression n'était pas tout à fait satisfaisante. Le pape, qui avait été visiblement informé unilatéralement par les adversaires de Romero, l'exhortait surtout à chercher de meilleures relations avec le gouvernement. En parlant de cette première rencontre malheureuse à une proche connaissance, Romero avait les larmes aux yeux. Le deuxième entretien avec le pape, en 1980, deux mois avant son assassinat, a été plus positif.

Il faut dire que Jean Paul II a manifestement changé d'opinion sur Romero. Lors de sa première visite au Salvador, en 1983, le pape a insisté, contre les avis officiels, pour aller prier sur la tombe de Romero. Il l'a ouvertement loué comme un pasteur zélé, qui a donné sa vie pour l'amour de Dieu et le service de ses frères. En 1996, au cours d'une deuxième visite au Salvador, Jean Paul II s'est encore recueilli sur sa tombe.

Par delà sa mort, Romero reste une pierre d'achoppement et un signe de contradiction. Au début des années 80, il était dangereux pour les pauvres du Salvador d'afficher son portrait dans leurs cabanes. Lors des perquisitions de l'armée, cela suffisait pour être considéré comme subversif et disparaître. En 1990, la cause de Romero a été introduite dans l'espoir d'une canonisation pour l'année 2000. C'était aussi, paraît-il, un souhait personnel du pape. Mais lorsque, au cours de sa visite en 1996, Jean Paul II a demandé aux évêques du pays ce qu'ils pensaient de la canonisation de Romero, l'évêque Marco René Revelo - qui s'était déjà, au cours de sa vie, opposé à Romero - a répondu : *Il*

*est responsable de la mort de 70 000 personnes.* L'ancien vicaire général de Romero, Ricardo Urioste, remarquait à ce sujet qu'il est inimaginable qu'un évêque puisse tenir de tels propos.

Entre temps, de nouveaux obstacles à une canonisation sont apparus. Les adversaires de Romero occupent encore des postes influents au Vatican. Au Salvador, des membres de la classe dominante, qui ont sablé le champagne à la nouvelle de son assassinat, sont encore en vie, comme les hommes de mains de Roberto d'Aubuisson qui ont organisé l'assassinat. Il est aussi regrettable qu'on cherche toujours à le présenter comme un homme pieux et un peu naïf, qui se serait laissé manipuler par certains milieux ecclésiastiques et politiques.

Le peuple du Salvador, lui, a canonisé Oscar Romero depuis longtemps. Si on demande à des gens simples ce qu'il signifie pour eux, ils n'ont aucune difficulté à le reconnaître comme un saint : *Il a dit la vérité, il nous a défendus, c'est pour cela qu'il a été tué.* Son tombeau, dans la crypte de la cathédrale et la chapelle dans laquelle il a été assassiné sont devenus des lieux de pèlerinage. Ce qu'il pressentait est devenu une réalité : *S'ils me tuent, je ressusciterai dans le peuple du Salvador.*

Dans le monde entier, Romero est devenu le symbole d'une Eglise inspirée par la théologie de la libération et engagée pour les pauvres. Les croyants d'autres confessions, et même des non croyants, voient en lui un exemple. En juillet 1998, une statue de Romero a été inaugurée sur une des entrées de l'abbaye de Westminster, à Londres. Il y est représenté avec neuf autres martyrs du XX<sup>e</sup> siècle, parmi lesquels figurent Dietrich Bonhoeffer, Martin Luther King et Maximilien Kolbe.

M. M.

traduction **choisir**

# Tensions entre Rome et l'Eglise allemande

## Les centres de consultation pour femmes enceintes

par Norbert NIENTIEDT, Karlsruhe\*

*L'Eglise catholique d'Allemagne vit actuellement une des phases les plus difficiles de l'après-Concile. La solidarité à l'intérieur de la Conférence épiscopale s'est détériorée, les relations entre le Vatican et les évêques allemands sont sérieusement perturbées et le laïcat est divisé. La cause en est un conflit, qui dure depuis des années, au sujet du droit à l'avortement.*

D'après la loi de 1995 sur l'assistance aux femmes enceintes et à la famille, l'avortement sans indications est illégal mais dépenalisé sous certaines conditions. L'une d'entre elles est l'obtention d'une attestation de consultation auprès d'un *centre de consultation pour femmes enceintes en difficultés*.<sup>1</sup> Cette loi fait suite à une décision de la Cour constitutionnelle fédérale de mai 1993. Auparavant, en juillet 1992, le législateur avait adopté une solution des délais, assortie d'une obligation de consultation. Un avortement sans indications, pratiqué sous certaines conditions, dont une des principales était la consultation, était déclaré «pas illégal». Ce règlement n'a jamais été appliqué. Après la réunification de l'Allemagne, la situation juridique n'a pas changé : à l'Ouest, on applique la solution des indications, à l'Est, celle des délais. Cette solution légale n'explique pas à elle seule le vaste conflit à l'intérieur de l'Eglise allemande ni entre l'Allemagne et Rome.

Dans le domaine social ou éducatif, la République fédérale d'Allemagne procède selon le principe de subsidiarité : si des

associations privées ouvrent un jardin d'enfants, fondent un centre de consultation, exploitent un hôpital ou une école, l'Etat prend en charge une part importante de leurs frais d'exploitation. Si l'Etat devait assumer seul, par ses propres moyens, le service proposé par l'association privée, cela lui coûterait beaucoup plus. Cependant, il ne s'agit pas seulement d'une question d'argent. Il en va de la conception allemande du rôle de l'Etat dans une société libre. La diversité des associations libres et des offres privées doit refléter la diversité de la société. Ainsi, dans de nombreux domaines, les deux grandes Eglises, évangélique et catholique, comptent parmi les principaux responsables d'organismes sociaux et de formation.

Parmi les centres de consultation pour femmes enceintes reconnus par l'Etat et habilités à délivrer le certificat prescrit, 264 appartiennent à l'Eglise catholique

\* L'auteur est journaliste, rédacteur en chef de *Konradsblatt*, journal du diocèse de Freiburg i. Brisgau.



Mgr Karl Lehman commentant la lettre du pape, le 21 juin 99.

ou à des associations catholiques comme Caritas et le service social de la Ligue des femmes catholiques. Leur répartition régionale est très diverse. Dans un Land comme la Bavière, de vastes régions ne disposent que de centres de consultation catholiques. Un retrait massif de ces centres gérés par l'Eglise mettrait l'Etat de Bavière dans un sérieux embarras.

## Deux réponses à l'ambiguïté

Peu de mois après la décision de la Cour constitutionnelle de mai 1993, l'archevêque Johannes Dyba interdisait de délivrer des certificats de consultation dans le diocèse de Fulda. Cette décision manifestait au grand jour, pour la première fois, les dissensions internes de la Conférence des évêques allemands sur la question des consultations. Pour les opposants, le certificat constituait une coopération, au moins indirecte, à l'avortement, inacceptable du point de vue éthique. Durant de longues années, de fortes pressions furent exercées sur Rome en vue d'obtenir l'interdiction de ces certificats.

A ce propos, l'archevêque Dyba parle d'un *permis de tuer*.

Dans sa lettre aux évêques allemands de janvier 1998, le pape Jean Paul II n'a certes pas repris à son compte cette expression polémique, mais il a vu dans la coopération une *ambiguïté* qui *obscurcit la clarté et la détermination du témoignage de l'Eglise et de ses centres de consultation*. Il a exigé que les évêques allemands cherchent des voies permettant de ne

plus délivrer un certificat de ce genre. Le pape n'a donc pas ordonné le retrait immédiat de la consultation légale. Même si, par la suite, au cours de la discussion, on a prétendu le contraire - et c'est encore le cas -, il n'a pas fait de cette décision une question strictement doctrinale. Il l'a qualifiée de *question pastorale avec des implications qui relèvent du magistère officiel*. Jean Paul II n'a pas dit aux évêques allemands de suivre leur collègue de Fulda, il leur a demandé deux choses : que l'Eglise d'Allemagne *reste présente de façon active dans les consultations pour les femmes qui ont besoin d'aide* mais, qu'en même temps, elle renonce à délivrer les certificats.

La difficulté consiste précisément à allier ces deux exigences. Pour permettre aux centres de consultation de continuer à atteindre les femmes concernées, la majorité des évêques allemands a accepté l'ambiguïté du certificat. Au cas où ces centres n'en délivreraient plus, on peut craindre que les femmes ne se tournent vers d'autres organes de consultation, comme l'a confirmé l'évolution de la situation dans le diocèse de Fulda. Sortir les centres de consultation du dispositif juridique



aurait de graves conséquences. Ils pourraient, certes, continuer à fonctionner, comme c'est le cas dans le diocèse de Fulda, et obtenir pour cela une certaine aide de l'Etat. Mais - et cela est décisif - ils ne toucheraient plus les femmes à un stade de leur grossesse où l'avortement représente une solution encore possible. Les centres laïcs, qui mettent bien moins l'accent sur la protection de la vie, n'attendent que l'occasion de pouvoir occuper le créneau, laissé libre par l'Eglise.

Après une année de consultations, conduites par un groupe de travail, la majorité de la Conférence épiscopale d'Allemagne s'est décidée, au début de 1999, pour un plan d'aide et de consultation qui, pensait-elle, satisfait aux exigences romaines. Pour que le certificat ne soit pas utilisé pour obtenir un avortement dépenalisé, il fallait lui reconnaître d'autres fonctions. Dans un premier temps, il a semblé que Rome le tolérerait, à la condition de mentionner que le certificat ne pouvait pas être utilisé pour obtenir un avortement dépenalisé (ce qui, pourtant, s'est passé malgré le refus clairement exprimé de l'Eglise). Les choses se sont déroulées tout autrement. Après un va et vient entre la Conférence épiscopale et le Vatican (voir ci-contre), Rome a campé sur ses positions. Dans le cadre de l'habituelle visite *ad limina*,<sup>2</sup> de nombreux évêques ont tenté, une dernière fois, de convaincre le pape de la justesse de leur décision éthique. Celui-ci n'a pas changé d'avis.

Vraisemblablement donc, dans le courant de l'année 2000, tous les diocèses allemands renonceront à délivrer les certificats et, par conséquent, quitteront les centres de consultation pour femmes enceintes. Dans quelques diocèses, la décision est déjà appliquée depuis le 1<sup>er</sup> janvier ; dans la plupart des autres, ce sera chose faite d'ici la fin de l'année.

La majorité des évêques allemands et des laïcs engagés dans les associations et

### Les étapes d'un conflit

**21 sept. 1995** Lettre du pape aux évêques allemands pour les inviter à *redéfinir l'engagement ecclésial dans cette consultation.*

**11 janvier 1998** Lettre du pape demandant de ne remettre *aucun certificat, qui selon la loi constitue la base nécessaire pour l'avortement dépenalisé.*

**6 février** Réponse de Mgr Karl Lehmann, président de la Conférence des évêques allemands, au pape.

**12 mars 1999** Mgr Lehmann communique au pape les résultats du groupe de travail et les conclusions de l'assemblée des évêques.

**3 juin** Lettre du pape demandant que l'on ajoute au certificat la mention : *Ce certificat ne peut pas être utilisé pour l'exécution dépenalisée des avortements.*

**21 juin** Décision des évêques allemands d'inclure cette mention.

**15 sept.** Rencontre des évêques de Cologne, de Berlin, de Munich et de Mgr Karl Lehmann, avec le pape et les card. Ratzinger et Sodano. Division entre les évêques allemands.

**18 sept.** Lettre des card. Ratzinger et Sodano rappelant les directives données le 15 septembre. Le Vatican rejette le compromis adopté en juin et demande que les catholiques sortent du système étatique de consultation.

**20-23 sept.** Assemblée plénière d'automne des évêques allemands : divisions et polémiques.

**15 nov.** Visite *ad limina* d'un premier groupe d'évêques allemands. Le pape les félicite pour leur engagement auprès des femmes enceintes en difficultés.

**20 nov.** Visite *ad limina* d'un groupe d'évêques. Jean Paul II déclare : *J'espère que très bientôt cette activité importante de l'Eglise de votre pays sera remise en ordre de manière définitive selon mes directives.*

les structures du catholicisme laïc préconisent de rester dans le dispositif juridique de consultation. Une minorité, soutenue par le Vatican, tente d'imposer sa volonté à la majorité et, vraisemblablement, y parviendra.

Face à ce que l'on exige d'eux, les évêques se voient contraints de suivre leur propre conscience plutôt que les directives

de Rome. Ils estiment qu'ils ont épuisé tous les moyens à leur disposition et ils rendent ouvertement Rome responsable des développements ultérieurs.

Le conflit s'est encore compliqué avec la déclaration de laïcs prêts à mettre sur pied une structure de droit civil, indépendante des structures actuelles de l'Eglise. Elle pourrait sauver une consultation dans l'optique de la première solution des évêques. Une discussion s'en est suivie pour savoir si l'interdiction de décerner le certificat concerne les laïcs au même titre que les évêques et les institutions ecclésiastiques. Entre temps, en septembre 1999, un groupe de laïcs éminents, dont la fidélité à l'Eglise ne saurait être mise en doute, a fondé l'association *Donum Vitae* (don de la vie),<sup>3</sup> une organisation indépendante de toute influence ecclésiastique. Elle devra s'en sortir sans l'aide financière de l'Eglise. Reste à prouver dans quelle mesure elle sera capable de répondre aux espérances qu'elle suscite. Il est aussi difficile d'évaluer jusqu'à quel point les instances politiques seront prêtes à faciliter le démarrage de nouvelles structures porteuses.

### Fragilisation de l'Eglise

Le conflit sur la participation de l'Eglise dans les centres de consultation a une portée bien plus large que ce seul événement. Il en va des relations entre l'Eglise et l'Etat. Ce n'est pas sans l'influence de l'Eglise catholique que l'Allemagne est parvenue à promulguer une loi sur l'avortement, qui, comparée à d'autres, garantit une large protection de la vie. La remise en question de l'Eglise et la menace qu'elle fait planer sur l'offre de consultation risquent bien de priver cette loi de sa base. L'évolution actuelle confirme dans leurs préjugés les forces politiques traditionnellement critiques ou même hostiles envers l'Eglise. La collaboration entre l'Eglise et

l'Etat, qui s'est développée au cours de l'histoire en Allemagne, est sérieusement remise en question sur un point sensible.

Le conflit à propos des centres de consultation pour femmes enceintes en difficultés se transforme en un affrontement sur les diverses manières de concevoir l'action des chrétiens et de l'Eglise dans une société pluraliste et sécularisée. Les adversaires du certificat voient dans la collaboration de l'Eglise une sorte de liquidation du christianisme au profit d'une société de plus en plus déchristianisée. Par contre, les partisans pensent qu'il en va de la crédibilité de l'action de l'Eglise dans la société. Finalement, une Eglise qui n'est pas prête à accepter l'inévitable ambiguïté de l'engagement s'éloigne de l'humanité. Ici, dans le cas concret, l'Eglise s'éloigne des femmes enceintes confrontées à un conflit de conscience et qui auraient un urgent besoin de son aide.

Le fait que la décision ne soit pas venue d'Allemagne mais ait été imposée de façon autoritaire par Rome instaure une situation de violence du point de vue de la politique ecclésiastique. Les évêques font figure de fonctionnaires manipulés à distance par une Eglise centralisée, elle-même manipulée par Rome. La fonction épiscopale en est affectée. Dans la situation difficile de la foi et du christianisme aujourd'hui, cette querelle apparaît comme une confrontation de plus, qui affaiblit inutilement, mais sérieusement, le christianisme et l'Eglise.

N. N.

traduction **choisir**

<sup>1</sup> En allemand «Schwangerschaftskonfliktberatung» (ndt).

<sup>2</sup> Visite que les évêques doivent faire tous les cinq ans à Rome (ndlr).

<sup>3</sup> *Donum Vitae* est le titre d'une Instruction de la Congrégation pour la doctrine de la foi sur le respect de la vie humaine naissante et la dignité de la procréation, du 22 février 1987 (ndlr).

# Le clonage humain et ses avatars

par Patrick VERSPIEREN s.j., Paris\*

*Le clonage d'êtres vivants a dépassé le seuil de la fiction. Des scientifiques se battent pour réhabiliter les recherches portant sur la reproduction d'entités biologiques, arguant, de façon réductible, que l'on ne peut pas mettre dans le même panier le clonage d'embryons humains et celui, par exemple, de cellules de peau. «Etudes», qui tout comme **choisir** fait partie d'un réseau européen de revues de jésuites, a publié à ce sujet (novembre 1999) un article très éclairant et bien documenté de Patrick Verspieren. Nous le reproduisons ici en partie.*

Le 23 février 1997, tomba une nouvelle qui stupéfia l'opinion publique internationale et les milieux scientifiques : des chercheurs avaient réussi à «cloner» une brebis adulte. Le «clone», Dolly, avait déjà près de sept mois et se portait bien. Issue d'une cellule de l'organisme de sa «mère», elle avait le même génome que celle-ci. Jamais encore une telle prouesse n'avait été réalisée ; elle était même réputée impossible, du fait de la spécialisation (différenciation) des cellules de tout animal adulte.<sup>1</sup>

Se dressa alors aussitôt le spectre d'une possible application à l'homme d'une telle «reproduction à l'identique». Une frontière décisive n'avait-elle pas été franchie, et n'était-on pas entré dans «le meilleur des mondes» ? Ne fallait-il pas, très vite, fermer la porte à une telle perspective ? De nombreuses voix s'élevèrent, des chefs d'Etat demandèrent des interdictions claires, des comités d'éthique prirent position. Un consensus international semblait acquis. Aujourd'hui, une telle réprobation est contestée de plus en plus ouvertement.

L'une des difficultés de la réflexion sur le clonage provient du fait que le même terme, tout en évoquant toujours une

«reproduction à l'identique», désigne des opérations diverses, dont les modalités et les finalités sont différentes. De plus, le clonage peut porter sur des entités biologiques variées. Il ne revient pas au même, du point de vue éthique ou juridique, de cloner un gène humain pour faire produire par des bactéries de l'insuline employée pour soigner des diabétiques, de cloner des cellules de peau pour obtenir des tissus et traiter ainsi de grands brûlés, de cloner un embryon, un enfant ou un adulte humain.

Ce qui a suscité jusqu'à présent le plus de débats est l'application à l'homme de ce qui est communément appelé «clonage reproductif» ; il vaudrait mieux parler de clonage à visée reproductive. Il s'agit de «reproduire» un organisme animal pleinement constitué pour obtenir un organisme génétiquement identique. Le procédé utilisé est celui du transfert du noyau d'une cellule somatique de l'animal à «reproduire» (à l'exclusion de toute cellule germinale, ovule ou spermatozoïde) dans un ovule prélevé sur

L'auteur est rédacteur à *Etudes* et directeur du Département d'éthique biomédicale au Centre Sèvres.

un animal de la même espèce. Ce transfert se heurte à de nombreuses difficultés : il faut «leurrer» l'ovule et obtenir sa synchronisation avec le noyau. Mais, si toutes les précautions nécessaires sont prises, l'ovule peut «reprogrammer» le noyau qui jusqu'alors gouvernait les fonctions d'une cellule spécialisée, lui rendre toutes les potentialités d'un noyau de cellule embryonnaire, et former avec lui la cellule initiale ou «œuf» qui, en se divisant, va produire un embryon. Telle est la phase la plus délicate de cette forme de clonage. Le taux de succès obtenus était très faible en 1997. Il atteint désormais 25% en ce qui concerne les bovins.

Une fois l'embryon obtenu, il faut l'introduire dans les voies génitales d'une souris, d'une brebis ou d'une vache, selon l'espèce que l'on cherche à cloner. Le plus souvent, la gestation ne va pas jusqu'à son terme. Chez les bovins actuellement, 10% seulement de tels transferts d'embryons aboutissent à une naissance ; la mortalité périnatale est élevée et les scientifiques constatent ou redoutent de graves anomalies dans le développement des animaux ainsi obtenus.<sup>2</sup>

Vu les incertitudes qui demeurent sur les effets de cette forme de clonage, il serait inacceptable *pour le moment* de l'appliquer à l'homme. Ce serait manquer totalement de respect pour les éventuels enfants qui en seraient issus, et aussi pour les femmes qui accepteraient de se prêter à une telle aventure. On peut parler à ce propos d'un véritable accord international.<sup>3</sup> Cela ne résout pas la question de fond : y a-t-il lieu de réprouver, fermement

et définitivement, le clonage à visée reproductive d'une personne humaine ?

Certaines réprobations véhémentes du clonage humain, formulées dans l'émotion qu'avait suscitée l'annonce de février 1997, reposaient sur un malentendu, et même de véritables fantasmes. Le clonage a été présenté comme un moyen pour l'être humain de se prolonger en un autre lui-même, l'identité du clone étant supposée totalement absorbée par celle de la personne clonée. C'était tomber dans la représentation mythique de la réduction de la personne à ses gènes. Comme tous les jumeaux monozygotes, un individu et son clone auraient le même génome, et donc bien des traits physiques et peut-être psychiques communs ; et pourtant, ils seraient deux personnes distinctes, avec chacune sa propre histoire façonnant sa personnalité. On ne peut pas «reproduire un sujet humain».

### Quelles finalités ?

De telles représentations fantasmagiques ne suffisent pas à fonder une réprobation générale du clonage humain. Elles n'en sont pas moins à prendre au sérieux. D'une part, elles pourraient pousser certains à recourir aux services de scientifiques peu scrupuleux ou mus par les rêves les plus fous. D'autre part, elles illustrent une des finalités les plus pernicieuses qui pourraient conduire des sociétés ou des individus à recourir à ce mode de reproduction : déterminer le génome d'un futur être humain, pour l'asservir aux fins de ceux qui le font advenir à l'existence. Ce qui représenterait la forme la plus extrême de la négation de la dignité humaine et même, dans certains cas, de l'esclavage,<sup>4</sup> car des constituants essentiels de l'identité de personnes humaines seraient prédéterminés pour être mis au service de fins qui leur seraient étrangères.

La perspective du dictateur cherchant à se survivre à lui-même en la personne de ses

### **Votre avis nous intéresse !**

**Vous pouvez nous adresser vos remarques et vos opinions. Dans la mesure du possible, nous les publierons volontiers dans la rubrique *Libres propos*.**

clones fait horreur. Et pourtant, le clonage comme mode (fantasmatique !) de survie est loin d'être réprouvé par tous. Bien des personnes disent comprendre le désir de parents sur le point de perdre un enfant de le voir « survivre » grâce au clonage, sans s'apercevoir que le nouvel enfant qui naîtrait se verrait assigner, par le mode même de sa venue à l'existence, une fonction dont il ne pourrait jamais s'acquitter. Il existe, certes, bien des « enfants de remplacement » d'un frère ou d'une sœur prématurément disparu. Dès la petite enfance, ils ont à porter le poids d'une telle charge. Le « clonage de remplacement » inscrirait cela dans leurs gènes et dans leur corps... La science n'a pas à contribuer à incarner en la personne d'un enfant les rêves les plus désespérés de parents éplorés. Ce serait, pour elle, *produire des individus humains comme moyens planifiés de réaliser des désirs fantasmatiques, et donc faire bon marché de leur dignité.*<sup>5</sup>

D'autres raisons ont été alléguées pour justifier le clonage humain. L'argument de la dignité humaine permet d'en récuser le plus grand nombre. Il ne serait pas tolérable de déterminer le génome et les caractères physiques d'un enfant afin que celui-ci remplisse une fonction fixée à l'avance : il ne serait plus traité comme une fin en lui-même, selon la maxime kantienne dont nous reconnaissons, en Europe occidentale, la pleine validité.

Certains voient cependant dans le clonage un nouveau mode de reproduction per-



Le clonage, porteur du fantasme d'immortalité.

mettant à un couple stérile (ou menacé de transmettre une maladie génétique grave) de donner le jour à un enfant. Celui-ci serait vraiment voulu pour lui-même. Le clonage pourrait même être jugé préférable à des modes d'assistance à la procréation acceptés dans la plupart des sociétés, l'insémination avec le sperme d'un donneur, par exemple. Au nom de quoi, se demande-t-on notamment aux Etats-Unis, les pouvoirs publics pourraient-ils s'ingérer dans la vie privée des couples et porter atteinte à leur « liberté de choix en matière de reproduction » ?

L'examen des fins poursuivies ne permet donc pas de fonder une récusation générale du clonage. Un tel mode de faire advenir un enfant à l'existence doit être examiné en lui-même.

### Mode de procréation asexué

La forme de clonage à propos de laquelle nous réfléchissons pour le moment consiste, du point de vue biologique, à obtenir la naissance d'un enfant dont le génome serait celui d'un autre être humain, enfant ou adulte. Il importe d'en voir la portée anthropologique.

Il s'agit d'abord d'une forme de reproduction asexuée. Un clone humain devrait son existence principalement à une personne, même si le clonage d'un homme requiert la participation d'une ou deux femmes (pour fournir un ovule et assurer la gestation). Les caractères physiques de l'enfant proviendraient d'un seul, que nous nommerons «le géniteur». Cela représenterait un véritable bouleversement de la condition humaine.

Le mode sexué de procréation fait que tout être humain, jusqu'à présent, doit son existence à deux personnes humaines, de sexe différent, aussi indispensables l'une que l'autre. Ainsi sont manifestées les limites du pouvoir de l'individu en matière de génération, l'incomplétude de l'être humain qui ne peut que faire appel à un autre pour transmettre la vie. Pour l'enfant, cela revêt une importance symbolique considérable. Même en cas de disparition de l'un de ses parents, il sait qu'il ne doit pas la vie à un seul d'entre eux. Cela le protège contre les fantasmes de toute-puissance qu'il peut attribuer, à tort ou à raison, à l'un ou l'autre de ses géniteurs.

Le mode sexué de génération fait en outre apparaître que la vie transmise est le fruit d'une relation, fût-elle éphémère, entre deux personnes, un homme et une femme. Le clonage permettrait *l'émancipation de la reproduction humaine de toute*

*forme de relation.*<sup>6</sup> L'admettre socialement transformerait donc radicalement dans une société les représentations concernant la procréation et la relation entre les sexes. Il est difficile d'en prévoir les répercussions socioculturelles, mais on peut penser qu'elles seraient considérables.

Tout cela serait exacerbé si le clonage était réalisé à la demande d'une personne vivant seule et refusant la participation corporelle de toute autre personne (c'est envisageable pour une femme). Elle aurait un enfant issu totalement d'elle (fruit d'elle seule et de la technique). Une telle hypothèse n'est nullement absurde. A partir du moment où la procréation n'apparaîtrait plus liée à l'œuvre commune d'un homme et d'une femme, comment récuser les demandes de génération solitaire ?

La transmission par «le géniteur» de son génome et de ses traits physiques à son clone ferait de celui-ci un jumeau du premier, un jumeau «asynchrone» vu l'écart temporel séparant leurs naissances. C'est bien manifesté par le rêve de certains parents d'obtenir un enfant qui soit semblable à un enfant tragiquement décédé. C'est bien un jumeau de celui-ci qu'ils recherchent. Mais, simultanément, l'assimilation par certains du clonage à un mode d'assistance à la procréation montre que le clone serait vu comme un enfant de son «géniteur». Entre les deux se noueraient donc simultanément des relations de gemellité et de filiation. L'enfant serait frère ou sœur de la personne dont il est fils ou fille !

Or, il est essentiel pour tout être humain, afin d'assurer son identité et, sans doute, pour ne pas être soumis à des tensions internes insupportables et déstructurantes, de trouver sa place dans l'ordre des générations. Il s'agit là d'un invariant anthropologique transculturel, malgré la variété des systèmes de parenté. On peut donc légitimement s'inquiéter des conséquences pour les enfants d'un entremêlement de relations incompatibles et des répercussions sociocul-

turelles d'une telle dislocation de la parenté. *Nous risquons d'aboutir à la déstructuration des liens sociaux essentiels, à la distension des liens inter-générationnels et à l'implosion du modèle familial.*<sup>7</sup>

En plus de ce brouillage des générations, l'identité de génome produirait une grande ressemblance physique. S'il vit dans la famille de celui qui est ou a été son «géniteur», le clone ne peut qu'avoir conscience de cette similitude de traits, de cette gémellité qui lui sera rappelée de multiples manières. Il sera soumis aux attentes dues à cette similitude. Il aura de plus devant lui une image, réelle ou imaginaire (en cas de décès de son «géniteur») de son propre devenir. La gémellité asynchrone présente ainsi une différence essentielle avec la gémellité «ordinaire», synchrone, contrairement à ce que disent bien légèrement des partisans du clonage. Parvenu à un certain âge, l'enfant se rebellera peut-être contre sa situation et ceux qui en sont responsables, au risque de susciter bien des déceptions. Mais de quel droit lui avoir imposé une telle charge ? C'est donc à juste titre que des auteurs américains plaident pour un droit «à l'ignorance» ou «à un avenir ouvert».

Cette réflexion suffit, selon notre jugement, pour récuser ce mode de génération. Certes, nous n'avons pas tout prouvé. Des auteurs exigent des preuves pour limiter *la liberté de choix en matière de reproduction*.<sup>8</sup> Mais ils ne reconnaissent comme telles que des arguments statistiques d'ordre médical ou psychiatrique, qui ne peuvent être recueillis qu'après coup. Ce qui signifie qu'il faudrait approuver toute aventure collective, jusqu'à ce qu'elle révèle éventuellement ses effets délétères et peut-être irréversibles. Il convient au contraire de nous interroger d'abord sur notre conception de l'homme, des conditions de son épanouissement et des exigences qu'implique son respect. La perception de risques suffisamment importants suffit alors à réprover certaines pratiques.

Quelle que soit la fin poursuivie, le clonage représente une prédétermination du génome et, en grande partie, des caractères physiques du futur enfant. De quel droit pourrait-on décider d'inscrire dans le corps d'un futur être humain ses propres choix, surtout s'il s'agit de faire naître, comme le dit A. Khan, *une personne qui soit telle qu'une autre volonté l'aurait voulue, [dans un corps] semblable à un corps ayant déjà vécu ?* Jusqu'à présent, la plupart des biologistes et des médecins se sont élevés *contre la latitude qui pourrait être reconnue aux parents de choisir la couleur des yeux, tel ou tel caractère génétique ou le sexe de leur futur enfant*. Ils jugeaient, à juste titre, que cela dépassait le cadre de leur mission et aurait représenté une ingérence inadmissible dans le devenir d'autrui. Or, cette ingérence serait incomparablement plus massive en cas de clonage ! On peut comprendre la souffrance de couples stériles, mais rien ne saurait justifier une telle atteinte aux droits les plus fondamentaux de l'être humain.<sup>9</sup>

## Visées thérapeutiques

Les partisans de tels modes de reproduction humaine se trouvent surtout dans les pays anglo-saxons, assez peu en France, où le concept de dignité de la personne représente un repère éthique majeur. Pour beaucoup de nos contemporains, ce concept de dignité ne s'applique qu'aux personnes déjà nées ; il ne met pas d'obstacle à la recherche menée sur l'embryon. Et nombre de scientifiques, en France<sup>10</sup> comme à l'étranger, souhaitent vivement que le clonage ne soit ni interdit par la loi, ni réprouvé moralement ; à condition de renoncer à employer les embryons obtenus pour provoquer la grossesse d'une femme. Les milieux scientifiques en attendent beaucoup dans les domaines de la recherche fondamentale et de la thérapeutique.

Pour saisir les enjeux des questions posées, il faut introduire ici d'autres données scientifiques. Les premières cellules embryonnaires permettent à chacune de régénérer un embryon. On les dit totipotentes : chacune d'elles contient les potentialités d'un embryon entier. C'est d'ailleurs ce qui permet d'obtenir des «embryons jumeaux» par simple scission d'un embryon. Si l'on poursuit la culture d'un embryon au-delà des tout premiers stades, il est possible d'obtenir des cellules souches embryonnaires, ou cellules ES, dites pluripotentes.<sup>11</sup> Des expériences récentes ont montré qu'il est possible de cultiver ces cellules ES et d'obtenir leur multiplication. Les milieux scientifiques espèrent pouvoir les faire évoluer *in vitro* vers des cellules souches du sang ou de divers tissus (nerveux, cardiaque...).

On pressent donc facilement l'intérêt de combiner clonage humain et culture de cellules ES. On peut espérer obtenir ainsi des cellules précurseurs de différents tissus, qui toutes aient le génome d'un individu déterminé (à partir du prélèvement de quelques cellules de son corps) ; et ainsi de pouvoir faire des greffes de cellules qui ne seraient pas rejetées par son organisme, afin de régénérer certains de ses tissus cardiaques, une partie de son système nerveux, son sang... Quitte, dans certains cas, à modifier génétiquement les cellules somatiques prélevées sur le malade. De telles thérapeutiques seraient évidemment révolutionnaires !

Pour obtenir de telles cellules souches embryonnaires, il faut évidemment avoir d'abord produit un embryon humain - par clonage. Ce qui ne va pas sans poser des questions d'ordres juridique et éthique. Ces questions sont souvent masquées par l'emploi d'un vocabulaire choisi à cet effet. Certains jouent sur les mots et parlent de «clonage de cellules». Il est vrai que le but est d'obtenir, à partir d'une cellule d'un malade, des lignées cellulaires au même génome. Mais la création d'un embryon

humain est soigneusement cachée par cette manière de parler. D'autres, et c'est le cas du Comité national d'éthique français, proposent des distinctions, affirmées déterminantes, selon la fin poursuivie, «reproductive» ou non. Il est clair que, dans la réflexion éthique, la fin doit toujours être prise en compte, mais cela ne dispense aucunement de réfléchir sur les moyens. Or, dans le clonage par transfert de noyau d'une cellule d'enfant ou d'adulte, si les finalités diffèrent, le moyen est exactement le même : l'obtention d'un embryon humain. Les techniques employées sont de plus identiques.

Comment ne pas voir que le clonage dit «non reproductif» ouvrira la porte à la recherche sur le clonage humain ? Sans adjectif supplémentaire, dont la science, elle, n'a que faire ! Une fois les techniques mises au point, comment éviter que le clonage à visée reproductive ne soit pratiqué dans des pays où la législation serait lacunaire ?

### L'embryon, une chose ?

La réflexion sur le clonage conduit ainsi inmanquablement à s'interroger sur le respect et la protection dus à l'embryon humain. Celui-ci se révèle porteur d'extraordinaires virtualités et renferme de multiples secrets. Il devient de ce fait objet de fascination pour nombre de scientifiques.

La plupart de nos contemporains refusent de qualifier l'embryon de «personne». La réflexion philosophique elle-même hésite, tant l'embryon et son développement présentent des particularités surprenantes.<sup>12</sup> Peut-on, pour autant, le considérer comme une chose, en deçà d'un certain stade de développement ? Cela permettrait de l'instrumentaliser, de le traiter comme un matériau de laboratoire ou une source de matériel thérapeutique. Mais ce serait introduire un seuil d'humanité : chose en deçà, être humain au-delà. De quel droit tracer une telle frontière ? Pourquoi reconnaître l'ap-



partenance à l'humanité seulement à sept ou quatorze jours, sinon pour des raisons d'utilité scientifique ou médicale ?<sup>13</sup>

Comment ne pas reconnaître que l'embryon humain demeure pour nous une énigme ?<sup>14</sup> Tout commencement est énigmatique. Il n'est encore que « presque rien ». Et pourtant, ultérieurement, il dévoile toute sa richesse. Toute l'humanité est issue de ces « presque rien ». Les traiter comme des choses, manipulables à merci (ou selon les indications d'une commission nommée à cet effet), ne peut qu'avoir des effets à long terme sur notre conception de l'humanité. L'histoire montre que la réflexion sur l'embryon est indissociable de la réflexion sur l'homme lui-même. À notre époque, peu spéculative, on peut dire que les pratiques socialement acceptées sur l'embryon sont porteuses de légitimations d'attitudes analogues sur la personne humaine.

Si l'instrumentalisation de l'embryon humain est autorisée sous la forme de sa pure utilisation par la recherche ou, plus encore, de sa création pour la même fin, cela ouvrira la voie au clonage humain par transfert de noyau d'une cellule d'adulte ou d'enfant. Une fois ouvertes les voies du clonage humain, les distinctions proposées par les comités d'éthique entre « reproductif » et « non reproductif » apparaîtront dans toute leur fragilité.

P. V.

<sup>1</sup> En fait, des clonages avaient déjà été réussis, d'une part sur des batraciens, d'autre part à partir de cellules fœtales déjà différenciées de mammifères, mais jamais sur l'adulte, cf. **Axel Kahn**, *Copies conformes. Le clonage en question*, Nil éditions, 1998.

<sup>2</sup> Cf. **J.-P. Renard**, *Clonage : le présent et les perspectives*, in « Contraception, Fertilité, Sexualité », vol. 27, n° 6, juin 1999, pp. 405-411.

<sup>3</sup> Cf. le rapport de la National Bioethics Advisory Commission des Etats-Unis, *Cloning Human Beings*, de juin 1997. Ce qui n'empêche pas un biologiste mégalomane, Richard Seed, de promettre de cloner prochainement des êtres humains, et une secte, celle des Raéliens, de mettre sur pied une organisation destinée à pratiquer un tel clonage (cf. **A. Kahn**, op. cit., pp. 160-178).

<sup>4</sup> Certains ont proposé d'associer au clonage des recombinaisons génétiques, de manière à produire des humains ayant des capacités particulières !

<sup>5</sup> Cf. **H. Atlan**, *Transfert de noyau et clonage : aspects biologiques et éthiques*, in « L'Aventure humaine », n° 8, décembre 1997, p. 15.

<sup>6</sup> *Cloning Human Beings*, op. cit., p. 53.

<sup>7</sup> **A. Kahn**, op. cit., p. 229.

<sup>8</sup> Comme le biologiste anglais **R.G. Edwards**, dans *Les clones, des copies parfaites ?*, in « La Revue de la CFDT », n° 14, novembre 1998, pp. 26-31.

<sup>9</sup> Le clonage à visée reproductive pourrait donc - et devrait - être interdit par le droit. Ce n'est pas encore le cas, dans la plupart des pays. Une telle interdiction est prévue dans un Protocole additionnel de la Convention européenne sur les Droits de l'homme et la biomédecine, mais cette convention n'est encore ratifiée que par peu de pays.

<sup>10</sup> Par exemple, **C. Thibault**, in « Contraception, fertilité, sexualité », vol. 26, n°6, juin 1998, pp. 389-390.

<sup>11</sup> Au cours du développement naturel de l'embryon, elles se différencient progressivement pour constituer les divers tissus et ébauches d'organes de cet embryon. Mais elles ne peuvent plus contribuer à la formation du placenta : elles ont donc perdu leur totipotence.

<sup>12</sup> Notamment celle de pouvoir devenir deux, ce qui est illustré par la gémellité monozygote, spontanée ou provoquée ; le concept d'individualité s'applique donc mal à la première phase de développement de l'embryon.

<sup>13</sup> Cf. *L'embryon est-il une personne*, in **choisir** n°482, février 2000, pp. 36-37 (Ndlr).

<sup>14</sup> Cf. **P. Verspiere**, *Enigmatique embryon*, in « Etudes », février 1996, pp. 207-211.

## Russie, contrastes et paradoxes

par Stanislaw OPIELA s.j., Moscou\*

*«Un hymne sans paroles», c'est ainsi que le poète Evgueni Evtouchenko, chantre du dégel dans les années 60, résume l'œuvre de l'ex-président Boris Eltsine. Enfoncée dans la guerre avec la Tchétchénie, dans de lourdes difficultés économiques et dans des scandales de corruption, la Russie se prépare à de nouvelles élections présidentielles (26 mars). Dans quel état d'esprit ? Lancé par le «Courrier international» et par CSA Opinion, un sondage européen sur l'après-communisme révélait en novembre passé l'ampleur du pessimisme des Russes. Plus de 80% d'entre eux jugent négatives les situations politique, économique, sociale, environnementale et sécuritaire de leur pays. Aussi, même si les libéraux ont opéré lors du scrutin législatif du 19 décembre un retour remarqué, le Parti communiste est loin d'être relégué à l'arrière-plan. La nostalgie d'une époque révolue est là, comme le montre cet article.*

**I**l est difficile de déterminer quels sont les changements survenus en Russie ces dix dernières années, à commencer par celui du régime communiste, que la population perçoit positivement. Lorsque je suis arrivé au début 1992 en ex-Union soviétique, depuis peu alors disparue, un Russe allemand du Kazakhstan - donc pas du tout communiste - m'a dit presque littéralement : *Pourquoi la glasnost, la perestroïka et enfin le changement du régime politique ? Durant le communisme, nous pensions avoir le meilleur système politique et social du monde ; nous ne soupçonnions même pas qu'il était possible de vivre autrement et mieux. Maintenant, nous le savons, et cela nous agace. Nous sommes profondément déçus.* Une grande partie de la population éprouve une réelle nostalgie du communisme. Peut-on, dès lors, s'étonner que le Parti communiste soit aujourd'hui si populaire en Russie, qu'il gagne les élections grâce à des slogans populistes et nationalistes ?

Autrefois, les gens gagnaient peu, mais cela leur suffisait pour vivre, envoyer leurs enfants dans les écoles et en camps de vacances, bénéficier d'une retraite et d'assurances sociales et médicale. Les intellectuels, les écrivains, les artistes et les savants vivaient dans des conditions semblables, mais ils profitaient en plus, pour presque rien, des maisons de repos, des sanatoriums et des maisons appelées *de travail créatif*. Ils recevaient leur salaire à temps et parvenaient à «organiser», non pas simplement à «acheter», les produits alimentaires ou techniques : si ces produits n'étaient pas disponibles en province (dans le régime totalitaire, à l'exclusion de la capitale, tout est province, plus ou moins profonde) ils allaient à Moscou pour «organiser». Quant aux paysans, ils cultivaient tant bien que mal la terre

\* L'auteur enseigne l'histoire, la philosophie et l'anthropologie à Moscou. Il a été supérieur des jésuites en Russie, de 1992 à 1998.

et bénéficiaient des mêmes avantages sociaux que les autres. A tous, la Constitution garantissait en outre l'usage presque gratuit des services sociaux et du travail jusqu'à la fin de leur vie active. Le gouvernement prenait donc soin, du moins en paroles, des besoins matériels de la population et de ses aspirations «spirituelles socialistes», dûment définies.

Les Russes étaient fiers de leur patrie communiste, qui passait pour une superpuissance co-déterminant le cours du monde. Le pays avait une mission universelle, il était la patrie des prolétaires et la pépinière de la révolution mondiale. Cela n'était pas rien pour un Russe moyen, habitué au messianisme religieux et national du siècle passé, sécularisé ensuite au temps du communisme. Le souvenir de la terreur, surtout stalinienne, s'était progressivement éloigné ; on n'en parlait pas, même dans les familles où des membres en avaient été victimes. Les gens se contentaient de vivre, sans penser au passé.

Quant aux touristes étrangers, ils étaient obligés de limiter leur visite du pays à la capitale et à quelques villes touristiques, qu'ils gagnaient par des routes dites de transit. Ils étaient accompagnés par un guide imposé, qui savait ce qu'il était bon et permis de montrer.

Tout cela a disparu à présent, sauf... le rôle prépondérant de la capitale, le peu d'intérêt des touristes pour la province,



*Vladimir Poutine, favori de la course à la présidence.*

la soif de grandeur nationale et la toute-puissance de l'homme en uniforme ou simplement des fonctionnaires.

## Un pays en ruine

Il suffit d'aller à quelques dizaines de kilomètres de Moscou pour voir que la campagne tombe en ruine. Elle ne produit plus que pour elle-même. Les paysans ont parfois partagé illégalement les machines agricoles, le bétail et les champs d'un kolkhoze (il n'y a toujours pas de loi sur la privatisation de la terre), pour vendre tout cela ensuite et se prendre une bonne cuite. Les magasins sont plus vides que jamais, les visages des gens sont fatigués, éteints,

marqués par l'abus d'alcool et, de plus en plus, par celui de la drogue. Un voyage en voiture, de Moscou à St-Petersbourg ou en Biélorussie par exemple, mène à traverser des centaines de kilomètres sans voir de champs cultivés. On croisera, par contre, des vieilles machines agricoles abandonnées depuis longtemps, des villages désertés ou aux habitants rares et plutôt âgés. Bref, il semble que depuis des années, les Russes n'investissent plus dans l'agriculture ; tout meurt d'une mort naturelle...

Cela ne vaut d'ailleurs pas seulement pour la campagne mais aussi pour les fabriques et les mines de Sibérie ou d'Asie centrale. Il est rare qu'une cheminée d'usine y fume (en polluant la steppe ou la toundra, par la même occasion). Personne ne cherche à y mettre de l'ordre. Des ferrailles, partout. Même de vieux chars et autres engins militaires sont abandonnés en pleine steppe !

La Russie devient en fait, de plus en plus, un pays aux contrastes inimaginables. Le centre de Moscou commence à ressembler à une ville occidentale. Les bâtiments sont restaurés ou reconstruits. Les magasins regorgent de toutes sortes de produits, même de luxe, vendus à des prix plus élevés qu'en Occident. Une foule de gens bien habillés les achètent. Cependant, on estime que seuls 3% de la population du pays sont en mesure de profiter de ce bienfait du capitalisme (à Moscou, ce pourcentage est probablement plus élevé). Et les autres ?

La majorité vit très modestement, de manière discrète. Parfois, cependant, on remarque des hommes qui comptent leurs sous avant d'acheter du pain ou des médicaments. Les pauvres, eux, on les voit partout. Comme aux feux rouges, où ils vendent quelques objets ou mendient. Certains d'entre eux retournent ensuite chez eux, les autres passent les nuits à la gare, après avoir ramassé quelques bou-

teilles vides pour les revendre... Lorsqu'on a l'opportunité de visiter chez elles des personnes plus âgées, on s'aperçoit qu'elles aussi parfois cherchent à revendre des bouteilles pour améliorer leur budget. Et cela, même si elles bénéficient, en qualité de héros de l'URSS ou de héros du travail, d'une pension supérieure aux autres. Il arrive aussi que des jeunes soldats demandent quelques roubles pour acheter du pain ou des cigarettes, car ils ne reçoivent plus leur solde.

En s'éloignant du centre de Moscou, on entre progressivement dans une misère de plus en plus visible. Bâtiments délabrés, cours et escaliers sales et puants, rues grises et sombres, déchets partout. On ne peut en rendre uniquement responsable la négligence des habitants, bien que la propriété ne soit pas particulièrement un point fort dans ce pays. C'est plutôt le résultat d'une politique privilégiant le centre de la capitale et d'un manque d'organisation et de moyens financiers.

### Les méandres de la bureaucratie

Autre contraste, celui des nouveaux Russes (un néologisme de nouveaux riches). Ils se distinguent par leur mentalité arrogante envers tout et tous. Certes, ils prennent des initiatives, tandis que les autres comptent sur les *oukases* (décrets) des dirigeants pour améliorer leur sort ; ils savent traiter avec la bureaucratie toute-puissante pour obtenir les autorisations ou les dérogations dont ils ont besoin, alors que les autres ne peuvent même pas exiger ce qui leur est dû.

D'ailleurs, nul ne sait à quoi il a droit car la législation en Russie est surabondante. Dès que des personnes ou des entreprises essaient de profiter de certaines lois qui leur sont favorables, elles se retrouvent confrontées à un tas de prescriptions ou à un manque complet de

décrets d'application, de sorte qu'une autorisation ou son contraire sont également probables. Aussi, tout dépend du *tchinovnik*, l'employé d'Etat. S'il peut en profiter personnellement, il fera tout pour favoriser l'intéressé. Si, par contre, celui-ci est assez naïf et ne veut pas, ou ne sait pas, donner une enveloppe, l'employé fera traîner l'affaire, perdra plusieurs fois les documents déposés, inventera des documents supplémentaires à apporter ou, tout simplement, sera absent lorsque l'intéressé arrivera. Le système bureaucratique a élaboré pour ce faire des méthodes quasi parfaites. Par exemple, il faut obtenir une signature dans un bureau, mais le timbre se trouve chez un autre fonctionnaire, dont le bureau se trouve à l'autre bout de la ville. L'un et l'autre savent très bien que la signature sans le timbre ne vaut rien - et vice versa - alors ils attendent patiemment que l'intéressé s'en rende compte lui aussi, et qu'il revienne dans de meilleures dispositions pour augmenter le budget familial des deux employés...

### Isolement et aide étrangère

A première vue, la misère matérielle de la Russie d'aujourd'hui semble être le fruit des transformations du régime. Mais en réfléchissant un peu, quelques doutes surgissent. On se souvient peut-être que les changements survenus depuis plus de dix ans ont été causés par l'incapacité structurelle du régime communiste à surmonter la crise économique grandissante depuis bien longtemps. Les dernières années du communisme ont été marquées par un effort désespéré de se sauver, en améliorant la production et l'économie en général. Cela s'est avéré impossible sans changer de régime. Or, ce n'est qu'après le changement que les nouveaux et difficiles défis ont été mis en lumière.

La population n'a guère été préparée à les accepter. Elle a cru naïvement - comme d'ailleurs dans d'autres pays anciennement communistes - qu'avec le capitalisme, ses conditions de vie allaient radicalement s'améliorer d'un jour à l'autre, qu'elle n'aurait pas de prix à payer pour cette transformation. D'où la déception des gens et l'idéalisation du temps révolu - communiste ou impérial, peu importe. D'où aussi un retour au messianisme et à l'idée de la voie unique du développement russe, en opposition au reste du monde, à commencer par l'Europe.

Or, pour réaliser cette voie, la Russie a besoin d'une importante aide extérieure. Voilà une succession de paradoxes : elle voudrait être unique au monde et indépendante et, en fait, elle est obligée de demander l'aide des autres. Si «les autres» posent des conditions, s'ils cherchent aussi leurs propres intérêts, ils deviennent presque automatiquement des ennemis de la Russie... ennemis responsables de tous les malheurs internes du pays.

On peut dire - me semble-t-il - que la Russie n'a pas encore bien réussi à entamer son processus de réformes économiques et politiques. Cette période de transition ne peut pas être perçue par la population comme sensée, même si difficile, car les réformes projetées ont non seulement été mal définies mais, en outre, ne se sont pas suffisamment matérialisées. La mentalité de revendication, tant à l'intérieur de la Russie qu'envers d'autres pays, et, par conséquent, un certain isolement au sein de la communauté internationale ne semblent être favorables ni au processus de transformation ni à la collaboration internationale. Or, la réussite des réformes en Russie, desquelles dépend le bien-être de ses citoyens, est bien liée à cela. La Russie a plus que jamais besoin de toutes sortes d'aides. Saura-t-elle les recevoir et bien les utiliser ?

S. O.

## L'angoisse existentielle : une manifestation divine

par Joseph MOERMAN, chanoine, Genève\*

*Toute réflexion sur le sens de la destinée de l'homme s'appuie sur un point de départ fixé et souvent vécu par celui qui s'efforce d'approfondir sa réflexion. Est-ce une utopie ? Ce point de départ n'est-il pas déjà le fruit d'une dialectique antérieure ? Du coup, le phénomène religieux est-il révélation objective du transcendant ou produit de l'imagination ? Quel est le signe caché de l'angoisse existentielle ?*

La réponse est difficile. Tout point de départ a nécessairement été précédé d'expériences ayant contribué à le formuler. En outre, il y a aussi des éléments du domaine non contrôlable du subconscient qui ont joué un rôle. Néanmoins, bon nombre de penseurs ont estimé pouvoir fixer un tel point de départ, convaincus qu'ils étaient de partir d'un point zéro, neutre, impartial, vierge de tout préjugé sauf évidemment celui qu'ils formulent eux-mêmes. Le célèbre, *je pense, donc je suis*, de Descartes est peut-être l'exemple le plus connu de ce genre.

Personnellement, je pense plutôt que notre réaction primaire fondamentale lors de notre prise de conscience de l'existence est celle d'un étonnement devant le fait même de l'existence. Certes, il faut déjà exister pour vivre cet étonnement, mais l'étonnement est ce qui s'impose en tout premier, dès qu'on se met à réfléchir sur le sens possible de cette existence, et donc aussi sur l'existence en général. Cet étonnement nous fait poser la question si le néant n'eût pas été le plus normal. Toutefois, comme existence il y a, il faut bien partir d'une «matière première réflexive» qui peut être formu-

lée de la façon suivante : *Il y a de l'existence et je n'y suis pour rien.*

L'univers espace-temps que les savants perçoivent et que je perçois à ma façon, avec mes moyens de connaissance, ne m'en donne pas d'explication. Tout au plus peut-on aboutir à un postulat (c'est-à-dire une question qui, de par sa nature même, réclame une réponse, même si nous ne la connaissons pas) qui, lui, peut se formuler en ces termes : *Puisqu'il y a de l'existant et que l'univers spatio-temporel ne nous permet pas de le comprendre, il nous faut nécessairement postuler un tout autre ordre qui devrait pouvoir nous faire découvrir ce sens de l'existence.*

### Deux visions des religions

Pour un certain nombre de penseurs, la réponse est à chercher du côté du phénomène religieux. Il faut éviter l'ambiguïté : qu'entend-on par phénomène religieux ? Celui-ci peut être perçu de deux façons.

\* L'auteur a été dix-huit ans secrétaire général du Bureau international catholique de l'enfance (Genève).

Soit comme produit subjectif de l'imagination humaine, ce qui, en fait, est une «non-réponse», soit comme phénomène objectif nous révélant qu'il y a un autre ordre d'existence que celui que nous connaissons dans les limites de notre univers spatio-temporel. Cet ordre tout autre, nous l'appelons transcendant, et ses manifestations, que nous appelons religieuses, peuvent se présenter sous des formes très différentes.

Selon ceux qui considèrent la religion comme fruit de l'imagination, l'humanité depuis ses origines aurait cherché, consciemment ou inconsciemment, à donner une réponse au vide laissé par le postulat qui, certes, fait supposer l'existence de quelque chose d'un autre ordre, mais qui n'en dit pas assez. Bien que l'homme primitif n'ait pas articulé ou vécu ce vide comme l'ont fait les générations durant les millénaires suivants, son problème était le même que le nôtre. L'homme primitif s'est inconsciemment offert un monde imaginaire qui lui a semblé être objectif et donner un sens à l'existence. Cela lui aurait suffi.

Le phénomène de la religion semble avoir été quasi universel et ancré dans toutes les civilisations d'une telle façon, que celui qui osait nier cette réalité prenait de grands risques dans son entourage. Cette universalité n'exclut pas la diversité des religions. Chaque culture s'est donnée une divinité ou un au-delà compatible avec les mœurs et coutumes de ses différentes populations. La religion était une évasion du quotidien banal et parfois dur, un palliatif à l'angoisse vis-à-vis de l'inconnu, bref, ce que bon nombre de penseurs des temps modernes ont considéré comme un opium pour le peuple qui n'a pas les moyens pour faire face à la réalité tragique de l'existence.

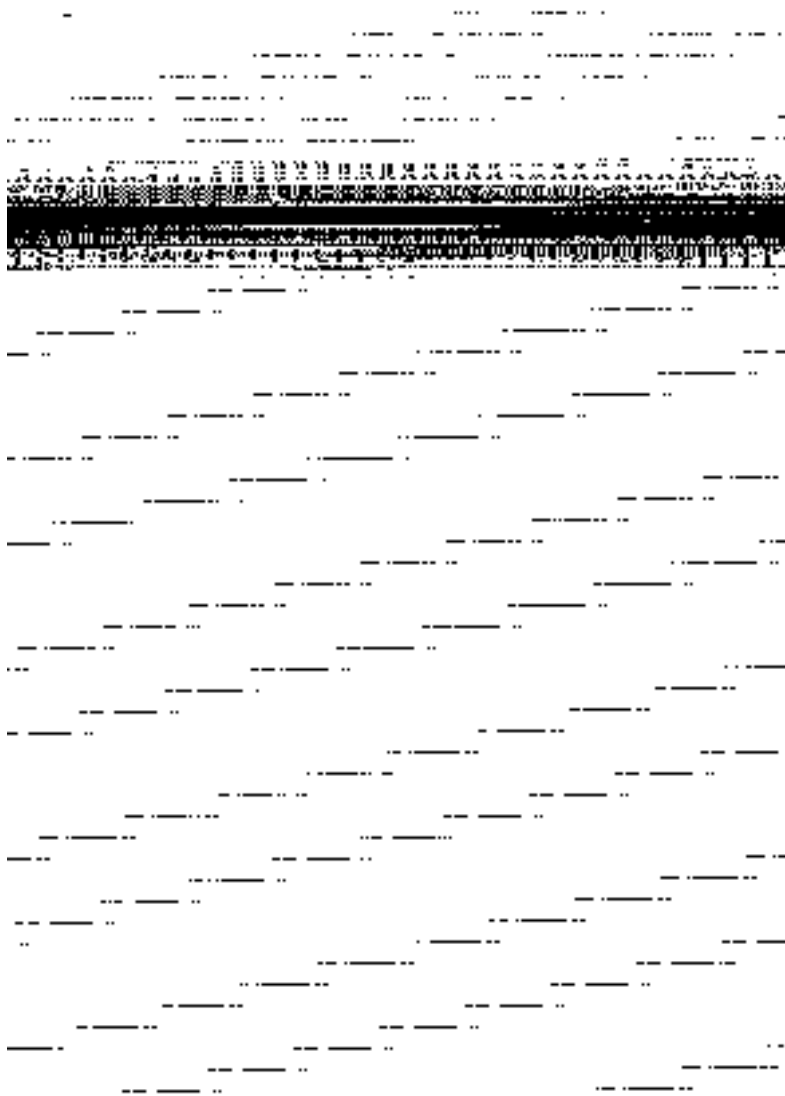
Ceci dit, il y a toujours, maintenant comme par le passé, un nombre relativement important d'hommes pour qui la religion a gardé sa valeur de réalité objective. Dans cette optique, l'univers a été créé par une réalité transcendante que nous consi-

dérons comme du «divin», qu'elle soit monothéiste ou polythéiste. Cette réalité «divine» est du «tout autre» par rapport à l'univers spatio-temporel qui, lui, est la seule réalité que nous connaissons par nos propres moyens. Cette réalité transcendante et objective s'est faite connaître par des messages aux humains, qui les ont évidemment reçus selon leurs capacités et dans le cadre culturel de leur époque. C'est ce qui explique la variété entre les religions. Il est vrai que cette variété est difficilement reçue par les adeptes de ces différentes religions qui ont tendance à soutenir que c'est à eux et à eux seuls qu'a été communiquée la révélation authentique, et que les autres religions n'ont reçu qu'une révélation imparfaite ou l'ont transformée en une fausse copie de ce qui leur avait été révélé.

Cette attitude des hommes religieux fait surgir une question : si le message religieux est vraiment transcendant, les variétés introduites par les hommes ne portent-elles pas atteinte à la perception de ce qui est l'essence de la transcendance ? Toutefois, la grande question reste toujours : la religion n'est-elle que le produit de l'imagination de l'homme ou, malgré des variantes parfois troublantes, est-elle essentiellement un message du transcendant ?

### En perte de crédibilité

Dans le monde actuel, il y a toujours un grand nombre d'humains pour qui la religion est l'opium du peuple. Pour ce qui est de la religion comme manifestation d'un ordre tout autre d'existence qui, pour l'homme, fera suite à sa vie dans le spatio-temporel, il ne faut pas se leurrer. Cette vision existe encore mais a perdu beaucoup de sa crédibilité au cours de ces dernières décennies, tant sur le plan théorique de la pensée que sur le plan pratique et quotidien du comportement. Prenons le cas des religions que nous connaissons le



mieux en Occident : le christianisme et son prédécesseur, le judaïsme. Selon ces religions, Dieu (le Transcendant, l'Éternel, le Tout Autre) s'est « manifesté » aux humains, dans le judaïsme par l'Alliance, dans le christianisme par l'envoi aux hommes d'un vivant qui était tout aussi réellement divin qu'humain, parce qu'issu de Dieu son Père. En outre, pour les chrétiens, la manifesta-

tion de Jésus aurait été la réalisation de l'espérance millénaire des juifs, ce que ceux-ci rejettent.

Pour l'esprit critique contemporain, il faut beaucoup de bonne volonté pour accepter que, dans cet immense univers dont les limites nous échappent, un modeste travailleur manuel, issu d'un village perdu palestinien, dans des conditions qui ne sont pas entièrement claires, ait été la manifestation du Dieu unique parmi les hommes et pour tous les hommes, de chaque culture et de chaque époque. Certes, des traditions littéraires plus ou moins fiables nous enseignent que Jésus était un homme droit et honnête, courageux, solidaire avec les mal lotis, qui a préféré se laisser condamner à mort, par une autorité qu'apparemment il ne détestait pas, plutôt que de renoncer à ce qu'il prétendait être sa mission auprès des hommes. Les premiers jours après sa mort, il se serait manifesté tel un esprit, sous forme humaine, au-

près de ses disciples. A partir de ce fait divers parmi d'autres dans l'Empire romain, cette petite secte de juifs (errants) s'est développée jusqu'à devenir la religion d'une grande partie de l'humanité et à se donner des adeptes dans pratiquement toutes les régions du monde.

Cette soi-disant manifestation ne manque pas d'être marquée par des faiblesses, de plus



en plus mises en évidence par les recherches archéologiques, linguistiques, exégétiques et autres. Même si elle est en partie historique, elle semble aussi présenter un aspect mythique. De toute façon, elle s'est heurtée à certains principes philosophiques - gréco-romains d'abord, occidentaux ensuite -, en particulier depuis la Renaissance, et au développement des sciences plus tard. Si, de nos jours, un homme venait nous dire qu'il a connu de son vivant des «manifestations» incontestables de Dieu, on lui poserait des questions de l'ordre suivant : *Quelles preuves vérifiables avez-vous ? Comment expliquez-vous que cette manifestation soit venue si tard dans l'histoire de l'humanité alors que l'homme existe depuis de nombreux millénaires ?*

Notons au passage que le christianisme dans son ensemble a aussi à répondre à des questions similaires. Pourquoi ce Dieu a-t-il laissé ce monde se paganiser en se détournant de plus en plus de sa vocation capitale, notamment la reconnaissance d'un Dieu unique et d'une doctrine éthique prétendument déjà enseignée par Jésus ? Pourquoi cette manifestation a-t-elle eu lieu dans le contexte si limité de quelques adeptes analphabètes ? Le succès posthume que ce message a connu, malgré des interprétations souvent différentes, n'est-il pas dû à quelques fortes personnalités, entre autres à Paul, et à des philosophes de l'époque, dont certains Pères de l'Eglise, qui ont trouvé dans ce simple message des éléments qu'ils pouvaient utiliser dans leurs synthèses philosophiques ou qui confirmaient leur vision de la société ? Quel est de nos jours l'impact de ce message dans un monde où tant d'hommes, de femmes et d'enfants sont victimes des pires catastrophes, où des penseurs font totalement abstraction d'une éventuelle référence à l'au-delà et où le comportement des humains est, d'une façon générale, en nette contradiction avec le message des Béatitudes ?

En d'autres mots, notre société répète ce que disait déjà un des futurs disciples de Jésus : *De Nazareth, peut-il sortir quelque chose de bon ?* (Jn 1,46) et Jésus nous pose la question déjà posée à Pierre : *Au dire des gens, qui est le Fils de l'homme ?* (Mt 16,13).

A la question, où en est-on maintenant ?, une réponse honnête devrait donc être celle-ci : il y a toujours les mêmes deux positions. Dieu est-il un existant transcendant que nous connaissons à peine mais qui nous a fait savoir qu'il nous a créés pour notre propre bonheur ? Ou bien l'homme a-t-il créé Dieu pour se donner un sens ou du moins une sécurité ? Ce qui est différent de nos jours par rapport aux temps passés, c'est que de part et d'autre on est davantage disposé à se respecter réciproquement et à mieux se comprendre : le croyant reconnaissant qu'il puisse y avoir eu identification entre mythe religieux et religiosité objective, le non croyant reconnaissant que sans transcendence réelle rien n'est résolu.

### L'angoisse, une lucarne

Tenant compte de ce qui précède, on doit nécessairement admettre que, si révélation il y a eu, elle ne pouvait se faire comprendre par l'homme que parce que celui-ci avait les capacités pour en prendre connaissance. C'est-à-dire que l'homme disposait de la raison, en d'autres mots de son intelligence réflexive. La manifestation du transcendant s'est faite par le canal de l'intelligence de l'homme, cette même intelligence qui est à l'origine de notre angoisse métaphysique. Cette angoisse nous a fait donner un sens à la manifestation du divin. Dès lors, ne pourrait-elle pas être considérée comme une «pré-grâce» du divin dans l'homme ?

Si on en arrive à percevoir cette angoisse comme une forme de manifestation du divin, il serait erroné de la considérer comme

n'étant qu'une conclusion logique de notre raisonnement, puisque celui-ci, en tant que tel, n'offrait pas et n'offre toujours pas de solution, et nous laisse avec une angoisse qui est comme le revers d'une même médaille. A nous de décrypter correctement le signe contenu dans cette angoisse, pourvu que nous restions à l'écoute et ne la rejetions pas pour différents motifs, souvent d'ordre personnel ou purement matérialiste.

Rejeter le signe caché dans l'angoisse ne peut aboutir qu'à une situation plus tragique encore, sans aucune issue. Contrairement à ce qu'on pourrait penser, l'angoisse est la petite lucarne dans l'ensemble de l'obscurité de notre réflexion. Elle laisse s'infiltrer quelques lueurs d'espérance, qui peuvent progressivement devenir désir. Le désir d'avoir plus de lumière, en particulier de l'ordre d'une éventuelle transcendance, est le maximum de ce que nous pouvons faire. A partir de ce moment, seul l'Eternel peut agir et nous aider à progresser.

Une telle perception ne serait-elle pas une autre façon de présenter la complémentarité entre foi et raison où, certes, l'une et l'autre ont leur rôle à jouer, mais où la foi aurait une place existentielle qui manquait à la raison purement dialectique de la scolastique ? Cette perception n'est-elle pas plus crédible pour nos contemporains, qui ne rejettent pas a priori le doute et l'angoisse comme étant des attitudes, des étapes ou des démarches blâmables ? Cette vision ne renie pas la dignité de l'homme mais au contraire valorise ce qu'il y a de plus spécifique et de plus noble en lui, notamment sa raison et même les limites de celle-ci, qui se manifestent en l'occurrence à travers l'angoisse métaphysique ou existentielle. Cette angoisse, une forme de constatation de notre finitude, est tout autant un signe du transcendant en direction de l'homme qu'un simple appel de la part de l'homme.

Par cette expérience, traduite en termes de théologie chrétienne, nous identifions

dans ce signe du transcendant une révélation de Dieu qui s'est manifestée dans le Christ mais qui se manifeste aussi sous d'autres formes, dans d'autres régions et d'autres cultures. Notre angoisse fondamentale est la même partout. Le Créateur est unique et aussi le même partout, depuis tous les temps. Son appel ne peut qu'être le même partout, même s'il se manifeste sous des formes diverses ou est reçu et interprété de façons différentes. A nous de distinguer le contingent de l'Essentiel.

J. M.

### Offre d'emploi

La Mission catholique de langue française de Zurich, confiée aux dominicains, cherche pour la rentrée (septembre 2000)

**UN THÉOLOGIEN LAÏC /  
UNE THÉOLOGIENNE LAÏQUE  
(lic. ou dipl. en théol.) à 80 %**

pour compléter son équipe pastorale et l'appuyer dans toutes ses activités auprès des francophones, à Zurich. Etablie dans un contexte urbain, notre paroisse est multi-culturelle et offre des possibilités de travail fascinantes.

Le (la) candidat(e), jeune, devrait être de langue maternelle française, la connaissance de l'allemand étant un avantage. Le partage de la prière et de la table avec la communauté dominicaine est possible / souhaitable.

#### Pour plus d'informations :

- internet : [www.cath.ch/mission-zurich](http://www.cath.ch/mission-zurich)
- contact : Fr. Clau Lombriser op, curé-directeur, ☎ 01/261 94 39

#### Candidatures à adresser :

**Mission catholique de langue française  
Hottingerstr. 36  
CH-8032 Zurich**

# En bleu de travail

par Guy-Th. BEDOUELLE o.p., Fribourg

*Ressources humaines*, de Laurent Cantet

*Le bleu des villes*, de Stéphane Brizé

Il est rare qu'un film français, sans effets spéciaux et sans acteurs connus, reçoive à sa sortie autant de comptes-rendus, souvent accompagnés d'entretiens avec le réalisateur, comme c'est le cas de *Ressources humaines*, du jeune cinéaste Laurent Cantet. Certes, le service de presse a été bien fait en France et en Suisse et a su souligner l'aspect inhabituel de cette production. Il y avait, en l'occurrence, le cas rare d'un film de télévision, sur la chaîne franco-allemande Arte, sortant en salle le lendemain de sa programmation. Mais cette œuvre, proche du documentaire, a sans doute suscité un intérêt parce qu'elle se déroule dans un environnement qu'on voit moins au cinéma que celui des extra-terrestres : une usine, avec ses rapports de classe et sa gestion conflictuelle des fameuses trente-cinq heures prévues par la loi récemment mise en application en France. Les journaux nous apprennent que la situation n'a rien d'imaginaire...

Réalisateur de documentaires, un genre peu prisé en tant que tel, Laurent Cantet a transformé en fiction une réalité mal connue, sauf par ceux qui y travaillent. Un peu comme Eric Valli imprégnant de fiction ses reportages de montagne dans *Himalaya ou l'enfance d'un chef*, qui connaît un grand succès. La comparaison n'est pas si exagérée, tant le monde réel, quotidien, de l'usine peut paraître exotique à celui du

spectacle, et donc du cinéma. La combinaison de la fiction et du documentaire est accentuée par l'emploi de comédiens non professionnels, à l'exception du jeune acteur par qui le spectateur voit les choses.

Frank est issu d'une famille ouvrière de Gaillon, en Normandie. Manifestement doué, il a fait des études supérieures, et c'est probablement dans le cadre de son école qu'il obtient un stage dit de «Ressources humaines», terme alambiqué et vague qui désigne probablement la gestion de personnel. Comme par hasard, son père et sa sœur travaillent dans la même usine. Ce n'est d'ailleurs pas tellement invraisemblable car les stages d'entreprise s'obtiennent par relations. Dans un premier temps, Frank plaît bien au patron, un peu moins à son adjoint qui voit en lui un rival potentiel, et pas du tout à la déléguée de la CGT dont la pugnacité hargneuse est aussi caricaturale que savoureuse. Frank a des idées sans doute puisées dans les derniers manuels de management, et en particulier de faire remplir un questionnaire aux ouvriers qui ne savent trop qu'en penser. A cette occasion, en utilisant l'ordinateur du secrétariat, Frank découvre que la direction de l'entreprise s'appête à licencier un certain nombre d'ouvriers et joue ainsi double jeu dans les négociations sur les trente-cinq heures. Son père, malgré son ancienneté, ou à cause d'elle, est sur la

liste. Frank va transmettre l'information aux syndicats et participer au mouvement de grève qui est lancé.

Sur ce scénario bien construit, presque trop, Cantet entend révéler les conflits de notre société et sa lutte des classes, qu'il symbolise, de manière intelligente, par l'affrontement du fils et du père. Le cinéaste arrive à montrer la complexité de la psychologie de ce dernier, qui aime son métier et son ingrate machine au rythme inexorable, tout en étant fier de ce fils qui accomplit la promotion sociale pour laquelle lui et sa femme ont dû passablement se priver. En même temps, comme le dira Frank dans une scène dramatique, il est habité par la honte, celle d'être ouvrier ; une tare que le jeune cadre

repousse, préférant finalement la lutte et le combat des autres ouvriers plus politisés.

Le réalisateur estime que la société, qui doit à l'usine et à ses travailleurs d'être ce qu'elle est devenue, cache cette réalité ouvrière dans les usines dissimulées derrière les grilles. Il disait récemment dans un entretien au *Temps* : *Personne ne connaît ces usines sauf ceux qui y travaillent, mais comme ils n'en retirent aucune fierté, ils n'en parlent même plus. Derrière ces murs, il y a des choses qu'on veut oublier : la hiérarchie, le pouvoir et la lutte des classes. Il est tellement plus tentant d'envisager le monde sous un angle plus pacifié que celui-là* . Je ne sais si cette thèse est exacte, mais elle est fort bien servie cinématographiquement par les dia-

### Au théâtre aussi : Top Dogs ou la mort sociale

Monté à Zurich en 1996, *Top Dogs* a vite été traduit et joué dans d'autres langues. L'auteur alémanique Urs Widmer a longuement discuté avec des cadres licenciés, hommes et femmes, avant d'écrire sa pièce. Rarement l'observation d'un phénomène économique a fourni un tel matériau dramaturgique. *Les détrônés d'aujourd'hui ne sont pas si différents des rois shakespeariens spoliés. Ils restent des heures à la fenêtre à fixer la bruine. Ils voient toujours plus distinctement ce chemin qui auparavant menait à la potence et qui aujourd'hui peut mener vers la mort sociale (...)*

Reprise un peu partout en Suisse romande, cette satire de la culture économique dominante met en scène des gagnants, licenciés, désormais «coachés» par ces nouveaux illusionnistes que sont les animateurs des agences d'*outplacement*. Facturant leurs tarifs très chers aux entreprises qui leur refilent leurs cadres licenciés, prix de la bonne conscience, elles les «drillent», les regonflent à coups de karaté ou de jeux de rôles empruntés à la psychologie. En mettant à nu ces top chômeurs, ce sont leurs défenses mentales qui fondent. Derrière le vernis, on voit s'effondrer les personnalités, se défaire les couples, se briser les apparences, que seul le travail faisait tenir. C'est alors que le thème de la pièce touche à l'existential et tous ceux qui ont été chômeurs une fois le savent. Derrière la comédie irrésistiblement drôle, c'est l'orage destructeur que représente un licenciement qui est le vrai sujet de la pièce. Vraiment emblématique de notre époque.

Dans une mise en scène très mobile de Sophie Gardaz et Jacques Michel, fidèle à la création zurichoise, et avec des comédiens remarquables.

**Valérie Bory**

*Jusqu'au 5 mars au Théâtre de Vidy-Lausanne, puis au Théâtre du Crochetan, à Monthey, les 16 et 17 mars.*



Solange (Florence Vignon) se préparant pour le karaoké.

logues qui sonnent juste, par les démarches, les allures, les détails comme le port de la cravate ou au contraire du bleu de travail jugé discriminatoire par les jeunes ouvriers, comme je l'ai lu récemment. Sans lourdeur et avec conviction, *Ressources humaines* voudrait tout simplement nous conduire vers le réel.

Dans *Le bleu des villes*, Stéphane Brizé a, quant à lui, décidé de nous faire rire et de nous émouvoir. Il s'agit encore là d'un uniforme et également bleu, celui que portent ces dames qu'on appelle, en jargon administratif français, des «contractuelles». Même si elles sont probablement charmantes dans le privé, elles ne sont pas populaires. Sans malheureusement tellement forcer le trait, nous voyons la pauvre Solange traitée de tous les noms, insultée comme seuls les gens réputés normaux et bien élevés osent le faire. Mais Solange a sa vie à elle, qu'elle dissimule à un mari tellement dépourvu

d'imagination que le comédien (Antoine Chappey) en devient génial. Solange a découvert le karaoké et répète ses chansons pendant des heures devant sa vidéo, évidemment habillée en rouge. Retrouvant une amie d'enfance qui est au faite de la gloire, puisqu'elle présente la météo à la télévision, Solange va secouer le destin. Après bien des épreuves, plus réalistes que son rêve de devenir chanteuse, elle finira par trouver sa voie.

Il est donc apparu en France un nouveau style de comédie, attesté aussi par le film très divertissant de Pascal Thomas, *La Dilettante*. On y manie l'humour sans vulgarité et surtout sans quitter une certaine analyse du réel, trouvant dans la poésie des couleurs et le jeu des mots, une manière très saine de regarder le monde tragico-comique dont nous sommes les acteurs.

G.-Th. B.

## Les grandes vacances de Nabokov

par Gérard JOULIÉ, Lausanne

La maison de campagne de Pierre le Grand se nommait Monplaisir ; l'œuvre de Nabokov ouvre sur la littérature et ses jardins. L'auteur n'oublie pas que l'heure présente est à la joie, notion nietzschéenne et «claudelienne», ou au bonheur, idéal socialiste ; le plaisir, lui, garde l'odeur d'un flacon débouché. Tant pis et tant mieux.

Cet accent mis sur le plaisir ne devra pas faire grincer les dents ; hommage aux couleurs de la vie et à l'amour qui lui est dû (personne n'a su parler des fillettes, ni les aimer, comme Nabokov), c'est l'ancien hédonisme d'Epicure, pour qui l'idéal est de boire sans jamais étancher, ou plutôt de façon à augmenter sa soif, par souci de rester prêt à se pencher toujours plus avidement sur toute source nouvelle. *Il m'avait suffi, écrit Nabokov, du reflet sur le trottoir d'une devanture de confiserie, j'écrasais mon nez contre la vitre qui me séparait de ces merveilles. Non qu'elles me fissent vraiment envie. J'adorais en elles un signe. Quel signe ?*

Nabokov est naturellement l'auteur de *Lolita*, livre inhabituel et intelligent, auquel échut un début malheureux, publicitaire, à relent de scandale. C'était un roman intégralement, irrémédiablement passionnel, genre tombé aujourd'hui en désuétude. Pour atteindre un résultat d'une ingénuité aussi tapageuse, Nabokov avait choisi avec un naturel habile la voix directe et mortelle : un ton désespéré et immonde et philologiquement concentré.

L'amour de Humbert Humbert est un véritable amour ; il arbore même l'étendard jadis illustre et désormais défraîchi de la passion fatale. Dévoué à sa tâche de dégradation héroïque, Humbert Humbert se plie à une initiation négative sur les traces d'une Isolde de bas étage, âgée de douze ans et nourrie de chocolat et de lollipop.

### En perpétuel mouvement

De 1899 à 1977, quel voyage. La Russie, la Suisse, l'Angleterre (Cambridge où il parfait ses connaissances d'anglais), l'Allemagne (Berlin avec sa femme et son fils, alors que hurle à ses oreilles la voix d'un dictateur du Neandertal). Paris et sa faune émigrée, les Etats-Unis, et la Suisse à nouveau où il chasse le papillon et goûte le repos tranquille des palaces, la surface unie d'une piscine, sous le soleil de midi, sous un scintillement qui lui permet de démêler l'écheveau d'une pensée qui s'enfuit et qui revient. Changement racial de monde, deux guerres, une révolution, et, cas unique de virtuosité : transformation positive de langue. Destruction, transplantation, continuité. Comment et pourquoi a-t-il survécu et vaincu ?

*Durant l'été 1953, dans un ranch du Midwest, dans une maison louée à Ashland, Oregon, et dans divers motels de l'Arizona, j'ai trouvé le moyen, tout en chassant les papillons et en écrivant «Lolita» et «Pnine», de traduire en russe*

«*Speak memory*» ; cette remise en forme, en anglais, d'une remise en forme, en russe, de ce qui avait été au départ une restitution en anglais de souvenirs russes, s'est révélée être une besogne infernale, mais je me suis quelque peu consolé en me disant que de telles métamorphoses à répétition, familières aux papillons, n'avaient probablement encore été tentées par aucun humain.

C'est de cette macédoine qu'est fait l'un des plus beaux livres de souvenirs jamais écrits («*Rivages*», en français). Il faut en conseiller la lecture à tous ceux qui n'ont de Nabokov qu'une vision exagérée, tronquée, désorientée par une personnalité hautement légère et insaisissable, aux antipodes des engagements de notre siècle.

## Papillons, papillons

Ce siècle était lourd. Nabokov eut contre lui les fascistes russes qui assassinèrent son père à Berlin, les nazis qui déportèrent son frère cadet, les communistes naturellement, les émigrés qui le jalourent, les démocrates qui le prennent pour un aristocrate méprisant, les écrivains réalistes, naturalistes et pornographes qui le jugent trop élitaire, les professeurs et les universitaires qui s'imaginent que la littérature peut s'enseigner, et, bien entendu, les deux vulgates, marxiste et psychanalytique, pour qui la littérature est essentiellement le véhicule d'une névrose, alors qu'elle ne commence sa danse que là où la psychologie finit.

Le secret : l'enfance maintenue envers et contre tout. N'est-il pas ahurissant d'entendre un écrivain parler du *charme de notre parfaite entente*, à propos de son père ? Nabokov nous parle d'un noyau irradiant de joie, d'extase et de lévitation. Le jeu d'échecs et les papillons sont inscrits sur son blason comme un défi à tout esprit de groupe et de système, c'est-à-dire de domestication.

A ce niveau de l'art, la littérature n'a pas à se préoccuper de plaindre les opprimés ou de maudire les oppresseurs ; elle fait appel à ce puits secret de l'âme humaine où les ombres des autres mondes défilent comme les ombres des navires inconnus et silencieux.

Le temps pour lui est une série de contractions, l'espace un spasme. Ouvrir un livre de Nabokov, c'est laisser glisser le temps sous le ventre des cygnes et n'exister plus que par étourderie, comme un papillon. Hier, aujourd'hui, demain. Papillons, papillons, papillons. *Lolita, lumière de ma vie, feu de mes reins. Mon péché, mon âme. Lolita, ton corps est un arbre ailé d'oiseaux. Ton corps est un mince océan où nage un dieu ivre et content. Lolita. Le bout de ma langue fait trois petits bonds le long du palais pour venir à trois cogner contre les dents. Lolita. Un paradis est là qui coule entre mes doigts.*

Nabokov n'aimait qu'à jouer. Pour lui, les grandes vacances n'ont jamais cessé. Il fut un de ces élèves qui regardent par la fenêtre et ne sortent jamais de l'enfance. Un Ariel qui a plus d'un tour dans son sac et dont l'érudition ressemble parfois à de la poudre aux yeux. Cette espèce de Kafka, qui ne prend pas son labyrinthe au tragique et qui s'y perd et nous y perd à sa suite, avec délices, nous rappelle, malgré Freud, que la clef des songes ouvre encore sur le pays des merveilles.

G. J.

**Vladimir Nabokov**, *Œuvres romanesques complètes*, La Pléiade, Gallimard, Paris 1999, 1730 p.

**Nabokov**, *Nouvelles*, Laffont, Paris 1999, 780 p.

**Briand Boyd**, *Vladimir Nabokov, Les années américaines*, Gallimard, Paris, 826 p.

**Stacy Schiff**, *Vera Nabokov*, Grasset, Paris, 456 p.

## A travers et vers la parole

Marie Balmory, *Abel ou la traversée de l'Eden\**

L'auteur nous informe qu'après avoir cherché dans les mythes fondateurs et dans l'inconscient l'origine de la vie humaine, elle cherche maintenant à écouter ce qu'ils disent de sa fin, de la mort et, peut-être, d'un au-delà de la mort. Il s'agit, nous avertit-elle, d'une « expédition » et non d'une simple promenade. *Je voudrais pouvoir emmener l'un et l'autre de mes lecteurs dans cette nouvelle visite, faisant le pari - sans cesse à refaire pour un chercheur en humanité - qu'il y a encore et toujours du nouveau à trouver là, comme partout où la parole humaine a laissé sa marque. A propos de l'homme, certainement, et peut-être aussi à propos des dieux, du Dieu.*

Un parcours qui demande une attention soutenue, car notre guide porte deux casquettes : celle d'une chrétienne croyante et celle d'une psychanalyste. Deux positions qu'on ne trouve pas souvent réunies ! De ce fait, nous serons souvent amenés à des allers et retours, alors qu'on pouvait se croire arrivé !

Pour interpréter les textes bibliques, Marie Balmory était intégrée à un groupe de lecture, constitué des participants des ateliers « Bible et psychanalyse ». Devant un groupe d'une telle qualité, on pourrait penser que son travail apporterait un sentiment de sécurité, sinon de certitude. Mais l'auteur nous détrompe : *Lorsque nous lisons à plusieurs, ( ... ) il n'y a pas de lecture objective des Ecritures.* En effet, de chapitre en chapitre, on peut voir rebondir le sens d'un mot, d'une phrase, perçus dans une signification nouvelle. On

peut en être surpris, voire interloqué. Qu'à cela ne tienne, puisque l'auteur avoue : *On me dit parfois que mes livres sont des romans policiers - psychanalytiques ou bibliques . C'est encore plus vrai cette fois-ci, puisque j'enquête sur un meurtre !*

Un tel aveu dissuade d'envisager un résumé de l'ouvrage. Cependant, le fil rouge qui le traverse est la recherche, à travers les dires et les comportements de tous les interlocuteurs (Adam, Eve, Caïn, Abel...), d'une parole vraie, c'est-à-dire celle qui émane d'un Je, s'adressant à un Tu. Celle d'une personne existant réellement en tant qu'être libre, face aux autres et face à l'Autre qu'est Dieu. Tandis que les ruses du serpent de l'Eden visent, au contraire, à manipuler tous ses interlocuteurs, en leur attribuant un langage qui leur fait voir Dieu comme un tyran culpabilisant, dont l'image joue encore, hélas, un rôle néfaste dans la conscience de certains chrétiens... *Alors qu'il existe un autre passage vers l'avenir, celui de l'avènement relationnel d'un sujet qui, lui, ne saurait être créé.*

L'auteur rejoint ici la pensée de Zundel pour qui, dans un premier temps, l'être humain n'existe pas vraiment comme tel : car, étant « préfabriqué », il est appelé à se créer. Ce processus de personnalisation pourrait ainsi exprimer « l'esprit », le souffle qui anime tout l'ouvrage. Ce qui pourrait donner envie d'y goûter, même si l'approche n'en est pas toujours facile.

Pierre Delacoste

\* Grasset, Paris 1999, 376 p.



# Une théologie contextuelle

Jürgen Moltmann, *L'Esprit qui donne la vie (Une pneumatologie intégrale)*, suivi de *Mon itinéraire théologique\**

C'est un bonheur de lire du Moltmann. Ce grand théologien luthérien allemand avait été propulsé en théologie par la guerre - mobilisé à 17 ans - puis par le traumatisme de ses concitoyens découvrant Auschwitz et, enfin, par un stage pastoral en paroisse de 1953 à 1958. Il décrit succinctement cet itinéraire spirituel dans une annexe à l'ouvrage *L'Esprit qui donne la vie*, ce qui est aussi une façon de lier la gerbe de tous les ouvrages qu'il a publiés jusqu'en 1991, date de l'édition allemande.

C'est un bonheur parce qu'on entre dans une pensée qui est à même la chair du texte biblique et à même le contexte culturel de notre temps. Il en ressort une théologie immédiatement communicable, *une théologie en mouvement, en dialogue et en conflit*. Elle est elle-même fruit de dialogues tous azimuts, avec les marxistes, avec les autres confessions chrétiennes, avec les juifs, avec le vaste milieu universitaire allemand. C'est ce qu'on appelle une théologie «contextuelle», qui n'ignore rien des grands problèmes politiques de l'heure, où l'homme écrase l'homme et où il espère : théologie politique, théologie des opprimés, théologie de la libération. Le tout sous la mouvance et dans l'élan de sa *Théologie de l'Espérance* (1964). En répondant au livre du marxiste Ernst Bloch, *Le principe espérance*, il montrait qu'une bonne théologie se déduit à partir du but de l'histoire-avenir, selon les promesses bibliques.

Dans une seconde étape, Moltmann revient à des positions plus modestes et il considère plutôt *la partie comme contribution au tout*. C'est là que s'inscrit *L'Esprit qui*

*donne la vie*. Moltmann commence par prendre ses distances vis-à-vis de Karl Barth qui accentuait la discontinuité entre l'Esprit de Dieu et l'esprit de l'homme. Il ne voit pas *d'alternative de principe entre la révélation de Dieu à des hommes et l'expérience de Dieu faite par des hommes*. Comment un homme pourrait-il parler de Dieu si Dieu ne se révèle pas ? Comment un homme pourrait-il parler d'un Dieu dont il n'existe aucune expérience humaine ? Quand Dieu se révèle à quelqu'un, ça veut dire que ce «quelqu'un» fera l'expérience de Dieu et, en même temps, l'expérience de sa transformation radicale. Car l'Esprit est puissance de résurrection. D'où le titre de l'ouvrage, *L'Esprit qui donne la vie*.

Avec le sous-titre, *Une pneumatologie intégrale*, Moltmann ouvre le champ de sa réflexion à l'action de l'Esprit dans l'esprit de l'homme, dans son corps, dans la nature, dans le cosmos en vue d'une terre nouvelle et d'un ciel nouveau. La perspective est absolument globale. Sur ce point important, Moltmann me semble moins heureux. C'est d'après les œuvres et les effets de l'Esprit qu'il essaye de rejoindre sa nature. Mais les actions de l'Esprit sont si diverses, et dans l'ordre de la grâce et dans l'ordre de la nature, qu'au bout du compte, il nous en reste un concept flou et équivoque. C'est peut-être la rançon d'une théologie purement biblique, qui ne s'appuie pas sur la pensée des Pères de l'Eglise, mais en tient compte tout de même.

Pierre Vuichard

\* Cerf, Paris 1999, 450 p.

Théologie

### LA THÉOLOGIE FACE AUX SCIENCES RELIGIEUSES

#### Différences et interactions

par Pierre Gisel

*Labor et Fides, Genève 1999,  
300 p.*

C'est un livre capital que Pierre Gisel vient de nous donner. Un de ces livres dont on ne voit pas comment on ferait l'économie, tant l'enjeu dont il traite est important pour l'avenir du christianisme et pas seulement de la théologie. Aussi convient-il d'en recommander la lecture pour la réflexion qu'il devra provoquer dans le monde catholique comme dans le monde protestant, à un moment où, ici et là, d'étranges soupçons et de brillants sophismes veulent faire fi de quelques siècles d'histoire et, plus immédiatement, de la réalité de la société moderne. Sa réflexion saisit à bras le corps, pourrait-on dire, *la condition de l'existence croyante* qui constitue le titre d'un de ses plus importants chapitres plaidant pour une existence incarnée entre temps et éternité.

Tout en présentant un dossier fourni de l'histoire de la théologie, P. Gisel récuse tout retour en arrière, y compris du côté du «libéralisme», pour tenir cette *logique de l'incarnation qui le fait conclure sur douze propositions*. Certes, on discutera la proposition 3, selon laquelle la théologie n'est pas d'abord déterminée

par un intérêt ecclésial, mais bien plutôt comme travail et interrogation centrés sur la signification culturelle et sociale de la religion et ses enjeux. Mais n'est-ce pas à ce prix qu'on pourra le plus honnêtement possible relire l'histoire des divisions mêmes du christianisme et affronter ce qui sera de plus en plus le défi des prochaines décennies, la multiplicité, c'est-à-dire la relativité des «affirmations» croyantes ? Pierre Gisel nous fait récuser toute peur et rejeter tout soupçon en nous invitant, pour le présent et l'avenir proche, au courage et à cette liberté de l'Esprit qui mène vers la vérité.

Pierre Gibert

Témoignages

### AUSCHWITZ ET LE SILENCE DE LA CROIX

par Carlo Maria Martini  
*St-Augustin, St-Maurice  
1999, 104 p.*

En 1997, le cardinal Martini a voulu faire le pèlerinage de l'horreur avec les jeunes prêtres de son diocèse, faire mémoire de cette descente en enfer, rencontrer le mal à l'état pur pour en déchiffrer un peu le mystère et peut-être mieux se situer face à lui. Peut-on croire en Dieu après Auschwitz ?

De courtes méditations faites sur les lieux mêmes marqués douloureusement par le triple mystère du mal en ce monde :

celui qui atteint les personnes (le nôtre), les peuples (le mal collectif), les idéologies (les aberrations mentales). Faire la clarté, et cela se fait déjà sur place. Dans les camps que j'ai visités après la guerre, il y avait des foules silencieuses, sans haines ni révoltes, ne comprenant pas que tout cela soit possible... Eh bien ! C'est à tout cela que nous sommes amenés à réfléchir avec ce «bon» pasteur de Milan, en relisant le martyre de saint Etienne, des flashes sur la vie d'Edith Stein et de Maximilien Kolbe, tous deux martyrs d'Auschwitz. La Croix de Gethsémani, scandale pour les juifs et folie pour les païens (que nous sommes), expression de l'amour inconditionnel de Dieu, est toujours vivante et incompréhensible. Elle est *l'Entrée dans le rêve de Dieu sur l'humanité*. Ce n'est pas un livre à lire, mais des tranches d'une réalité permanente à vivre. Elle nous fait entrer de manière existentielle dans le mystère de l'homme blessé à mort et ressuscitant dans le Christ.

Jean Nicod

### LES CHEMINS DE LA PROFONDEUR

par Marie-Madeleine Davy  
*Albin Michel, Paris 1999,  
198 p.*

Marie-Madeleine Davy nous a quittés après avoir vécu l'épreuve de la vieillesse qu'elle considéra comme quelque chose d'extraordinaire,

comme un nouveau chemin qui dépasse le temps...

Brillante intellectuelle, elle fréquenta ceux que le monde parisien adulait. Des philosophes, des penseurs, des historiens, des chercheurs. Elle manifesta dès sa jeunesse un grand intérêt pour la spiritualité et la mystique médiévale et, recevant chez elle, permit à des gens de toutes provenances et de tous âges de s'exprimer et de manifester leur pensée. L'étude du Moyen Age l'occupa sa vie durant et saint Bernard de Clairvaux, qu'elle admirait intensément, devint pour elle une sorte de compagnon de route dont elle ne se lassa jamais de lire les commentaires sur le Cantique des Cantiques. Elle admira et aima également Guillaume de St Thierry, dont elle étudia les œuvres, et Maître Eckhart. Mais ce à quoi elle consacra le plus de temps, fut l'art de la vie intérieure et la découverte de celui qu'elle appelle le «Maître intérieur».

Elle parle merveilleusement bien de ce royaume, du silence, de la méditation... *La méditation engendre un état de dépassement de la finitude humaine. Révélatrice de l'image divine dont tout homme est porteur, elle en décèle à la fois la dissimilitude et la ressemblance.*

Elle parle aussi du mystère de certains espaces, de personnes qu'elle a beaucoup admirées comme Simone Weil, Louis Massignon, Henri le Saux, de son goût pour l'approfondissement, de son amour pour les livres, la nature, les oi-

seaux, la montagne, l'être humain à qui elle souhaite de trouver la quiétude qui est la porte du Royaume.

Ce livre est un testament qui se lit avec lenteur et beaucoup de bonheur.

Marie-Luce Dayer

**PADRE PIO**  
**Le Saint François du XX<sup>e</sup> siècle**

par Luigi Peroni  
*St-Augustin, St-Maurice*  
1999, 184 p.

En refermant ce livre, je m'interroge : comment est-il possible qu'aujourd'hui des religieux et l'autorité dans l'Eglise puissent faire tant souffrir l'un des leurs, un homme de Dieu, un frère, un maître de vie pour tant de gens... et qui laisse derrière lui des groupes de prière fervents, une «Maison de soulagement de la souffrance», une œuvre merveilleuse pour laquelle il eut tant à souffrir. Les stigmates de la Passion, qu'il reçut dans le petit chœur de son humble couvent à 31 ans, me semblent un signe prophétique de ce qui devait advenir. Comme Jésus, devant la meute de ses accusateurs, de ceux qui auraient dû être pleinement avec lui, il s'est tu.

Luigi Peroni, qui a connu le Padre Pio et qui a écrit sa biographie, nous livre ici son regard sur l'homme, le frère qui prie, le prêtre qui parle le langage de l'Evangile, sa lutte contre le démon, sa pauvreté et son obéissance ; bref, il

nous le fait rencontrer et nous interpelle avec bonheur sur notre chemin de croissance. Jean Paul II l'a béatifié le 2 mai 1999.

Jean Nicod

Littérature

**CORRESPONDANCE**

par Max Frisch  
et Friedrich Dürrenmatt  
traduit par Etienne Barillier  
*Zoé, Carouge* 1999, 220 p.

Deux figures tutélaires des lettres alémaniques de cette deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle, deux personnalités rivales, le concis et l'éruptif, l'architecte et le fils de pasteur, le roseau et le chêne, deux artistes surtout, consentent à entrouvrir (pas assez) sous nos yeux leur boîte d'instruments, à préparer leurs palettes. Quelques-unes de leurs idées, de leurs intentions les plus chères, quelques-uns de leurs hauts et bas soucis s'en échappent. Bouquet certes modeste de lettres rares, admiratives au début, acrimonieuses à la fin, semées d'inévitables malentendus, échelonnées sur une quarantaine d'années.

M. Frisch ouvre le feu par une lettre du 22 janvier 1947, et Dürrenmatt clôt ces tendres hostilités par une lettre de mai 86. Leur commerce, Dürrenmatt le résume en ces termes : *Tu fus l'un des rares (écrivains) qui m'ait vraiment occupé, le seul à vrai dire qui m'ait occupé sérieusement. Comme quelqu'un qui, de manière*

*aussi résolue que toi, a fait de son cas personnel un univers (sic), tu fus toujours pour moi, qui non moins opiniâtrement fais de l'univers son cas personnel, comme le correctif de mon écriture. Que nous ayons dû nous séparer, c'était marqué d'avance, même si je n'en tire pas pour autant une doctrine de la prédestination historico-littéraire.*

L'amitié entre deux hommes de lettres peut-elle exister ? Non. Mais une certaine estime carnassière, à travers la buée d'un aveuglant orage.

Gérard Joulie

### **PAYS PERDU**

par Erica Pedretti

*Zoé, Carouge 1999, 224 p.*

*Qu'est-ce qui s'est fait ? Ce qui se fera, quelque part, ailleurs, non c'est juste à côté, et rien de nouveau sous le soleil.* Cette réflexion désabusée scande *Pays perdu* d'Erica Pedretti comme pour redire que la barbarie est de tous les temps et de tous les lieux. Et une question, essentielle : comment la conjurer ?

En lui opposant d'abord la parole. Au travers de deux regards, celui de la narratrice - *alter ego* de l'auteur - et d'Anna, l'enfant qu'elle a été, surgissent tour à tour des instants heureux et les horreurs de la guerre, du nationalisme et des persécutions ethniques. Des souvenirs d'enfance et de voyages ultérieurs tissent la trame de ce récit qui fait revivre les moments

essentiels d'une existence : une enfance en Moravie, la guerre et l'exil en Suisse. Aux atrocités de l'histoire, la narratrice oppose aussi l'art, à l'image de son oncle Gregor, peintre. Entraînée sur ses traces, elle médite sur la condition de l'artiste et les difficultés de la création.

*Pays perdu* est une suite de fragments, éclairs de la mémoire, qui mêlent, s'éclairant l'une l'autre, la réalité et la fiction. Une mise en forme insolite et déconcertante qui entraîne le lecteur dans le dédale de souvenirs qui s'appellent au travers d'extraits de lettres, de bribes de dialogues, de méditations, de promenades dans les lieux de l'enfance. On en ressort riche d'une atmosphère qui marie la pesanteur et la grâce. Libre aussi de relire le passé avec des yeux neufs pour, aux horreurs perpétuées, opposer une mémoire vive et un art qui est résistance et protestation. Préservant de l'oubli qui est la mort.

Geneviève Cornet

### **POLLEN DU TEMPS**

**L'Etat de poésie,**

**carnets 1996**

par Georges Haldas

*L'Age d'Homme,*

*Lausanne 1999, 184 p.*

Avec une belle régularité, depuis son premier carnet de *l'Etat de poésie*, paru en 1977, G. Haldas nous gratifie de carnets successifs qu'il considère comme *la quille du ba-*

*teau* et qui, avec ses poèmes qui se font de plus en plus rares mais dont il vit, nous avoue-t-il, sont le cœur du cœur de son œuvre.

Il y a tout au long de cette année 1996 de profonds questionnements sur la vieillesse, sur ces choses et ces êtres qui peu à peu nous abandonnent, créant l'abîme qui se creuse toujours un peu plus. Mais quand on vit relié à la Source, on n'est jamais seul. Il faut, dit-il travailler dans l'ombre, dans le silence, semer la graine... et la moisson, si moisson il y a, ne nous appartient pas. C'est dans le silence que se prépare non seulement la parole poétique ou prophétique, mais aussi la relation aux autres. Le seul voyage qui compte, reconnaît-il, est celui que l'on fait, au long de notre vie, vers la Source, et le seul temps qui ne soit pas perdu est celui de la prière.

Haldas voit des temps à venir difficiles, des temps de chaos, de violence, de déséquilibre planétaire et il s'efforce de s'y préparer intérieurement en se centrant, en opérant dans la petite sphère où il évolue, dans ce qu'il appelle la fraternité des catacombes. Il va... il ne connaît pas la destination précise... mais l'orientation y est. *Il y a un là-bas mystérieux dont j'ignore tout mais dont je sais seulement que c'est là que je dois me rendre. Parce que là est, non la vie seulement mais la Source de vie.*

Marie-Luce Dayer

Alzheimer : des proches racontent. Ouvrage collectif [28140]. *Association Alzheimer, Yverdon-les-Bains 1999, 184 p.*

**Aymon Marcel** : Le petit homme à la peau noire. Récits. *Mon Village, Vulliens 1999, 208 p.*

**Besson André** : La Roche-aux-Fous. Roman. *Mon Village, Vulliens 1999, 252 p.*

**Bibb Mohammed-Christophe** : Un algérien pas très catholique. Propos recueillis par Bénédicte Dubois. *Cerf, Paris 1995, 284 p.*

Chère Mamie... Ouvrage collectif [28214]. *Guy Binsfeld, Luxembourg 1999, 74 p.*

**Christophe (Frère)** : Le souffle du don. Journal de frère Christophe, moine de Tibhirine. 8 août 1993-19 mars 1996. *Bayard, Paris 1999, 208 p.*

Démocratiser la République. Ouvrage collectif [28318]. *Bayard, Paris 1999, 240 p.*

La doctrine de la justification. Déclaration commune de la Fédération luthérienne mondiale et de l'Eglise catholique romaine. Ouvrage collectif [28109]. *Bayard, Paris 1999, 110 p.*

**Dumoulin Pierre** : Esther, Judith, Ruth. La mission de la femme. *Pneumathèque, Nouan-le-Fuzelier 1999, 108 p.*

**Emmanueli Xavier** : Dernier avis avant la fin du monde. *Albin Michel, Paris 1999, 250 p.*

Eurocatéchèse pour le Jubilé. Ouvrage collectif [28185]. *Nouvelle Cité, Montrouge 1999, 152 p.*

**Gagnebin Laurent** : Albert Schweitzer, 1875-1965. *Desclée de Brouwer, Paris 1999, 172 p.*

**Hadorn-Planta Deta** : Raconte-moi, Adela. *En-Bas, Lausanne 1999, 160 p.*

Héritiers de l'Evangile. Prier trente jours avec les religieux de l'Assomption. Ouvrage collectif [28056]. *Bayard, Paris 1999, 198 p.*

L'imaginaire du Sabbat. Edition critique des textes les plus anciens (1430-1440). Ouvrage collectif [28102]. *Université de Lausanne, Lausanne 1999, 574 p.*

**Jean de la Croix** : La nuit obscure. *Cerf, Paris 1999, 218 p.*

**Journet Charles** : L'Eglise du verbe incarné. Essai de théologie spéculative. Volume II. Sa structure interne et son unité catholique (première partie). *Saint-Augustin, St-Maurice 1999, 1016 p.*

**Kareh Tager Djenane** : Vivre la mort. Voyages à travers les traditions. *Philippe Lebaud, Paris 1999, 248 p.*

**Lagorce Guy** : Quelqu'un de bien. Roman. *Plon, Paris 1999, 226 p.*

**Larat Fabrice** : Romain Gary. Un itinéraire européen. *Georg, Chêne-Bourg 1999, 188 p.*

**Madre Philippe** : Abba, Père ! Prières pour la vie. *Pneumathèque, Nouan-le-Fuzelier 1999, 74 p.*

**Marguerat Daniel** : La première histoire du christianisme (Les Actes des Apôtres). «*Lectio Divina*» 180, *Cerf, Paris 1999, 462 p.*

**Milcent Paul, Venard Jacques** : Saint Jean Eudes 1601-1680. *Desclée de Brouwer, Paris 1999, 174 p.*

**Muller Jean-Marie** : Les moines de Tibhirine «témoins» de la non-violence. *Témoignage Chrétien, Paris 1999, 110 p.*

**Nys-Mazure Colette, Blattchen Edmond** : Les ombres et les jours. *Alice, Bruxelles 1999, 96 p.*

**Pageau René** : Jésus né de Marie. *Médiaspaul, Paris 1999, 136 p.*

**Pazzis Hubert et Edouard de** : Savonarole ou la république de droit divin. *Desclée de Brouwer, Paris 1998, 284 p.*

**Römer Thomas** : Les chemins de la sagesse. Proverbes, Job, Qohélet. *Moulin, Poliez-le-Grand 1999, 84 p.*

**Servant Dominique** : Vivre avec la maladie. Découvrir ses ressources personnelles face à la maladie et apprendre à se faire aider. *Bayard, Paris 1999, 168 p.*

**Silouane (frère)** : L'Evangile selon saint Matthieu ou l'accomplissement des Ecritures. *Pneumathèque, Nouan-le-Fuzelier 1999, 116 p.*

Ut Leones ! Histoire(s) du Régiment d'artillerie 10, 1952-1999. Ouvrage collectif [28376]. *Robert-Pascal Fontanet, Genève 1999, 132 p.*

**Weigel George** : Jean Paul II témoin de l'espérance. *Lattès, Paris 1999, 1176 p.*

## Beauté et Vérité

Je ne sais pas si, comme moi, vous y avez pris garde ; que dans tout ce qui nous est rapporté du Christ, dans les Evangiles, on ne trouve rien qui touche au rire, à la musique et moins encore à la Beauté. Essayons donc de voir en quoi et pourquoi. En commençant par la Beauté. Et en partant de la parole prononcée par le Christ lui-même : «Je suis le chemin, la vérité et la vie». Et non : «Je suis le chemin, la beauté et la vie».

Nous voici donc en présence ici de deux sphères distinctes : celle de la Beauté et celle de la Vérité. La première, ayant été, on le sait, la référence majeure des Grecs de l'Antiquité. Homère, dans ses poèmes, Platon, dans sa philosophie, l'attestent chacun à sa manière. Mais cela ne suffit pas de le constater. L'important est de repérer les raisons, chez eux, de cette prééminence. Qu'on ne peut trouver, me semble-t-il, que dans la conception que les Hellènes se faisaient du divin ou, disons, des rapports de l'homme avec le divin.

Et d'abord ceci : que les dieux grecs, ceux de l'Olympe, sont, avant tout, des créatures *visibles*. Qui se meuvent dans l'espace et dans le temps. Avec, certes, une aisance et une célérité plus qu'humaines. N'empêche qu'ils sont prisonniers eux aussi de ce régime de l'espace/temps. Et cela, me semble-t-il encore, en ce qui concerne la Beauté, est capital. Mais avant d'y venir, une petite confirmation, si nécessaire, que Beauté, chez les Grecs, et sens du divin sont indissociables. Ainsi, Homère, parlant de Télémaque, le fils d'Ulysse, pour dire qu'il a une belle prestance, bref, qu'il est bel homme en sa jeunesse, n'emploie nullement le qualificatif «beau», non plus que le terme «beauté». Il dit : «Télémaque au visage de dieu.»

Mais venons en donc à ce qui conditionne l'existence de la Beauté. En fait, pour que je trouve belle la mer, à la naissance du jour, il faut que je sois à une certaine distance d'elle. Comme, pour que l'on trouve beau un être, un arbre en fleurs ou un tableau, il faut se tenir à une certaine distance d'eux. En d'autres termes, qu'on en soit *séparé*. Tant il est vrai que l'espace nous sépare des choses. Comme le temps. Et dans cet univers de la séparation, c'est la Beauté qui nous relie. Elle est donc, dans le régime de l'espace/temps, principe de relation. Et c'est précisément parce que les dieux grecs sont visibles, donc inscrits dans le régime de l'espace/temps, que la Beauté est le critère suprême de la relation à eux comme aux réalités terrestres.

Avec le Christ, en revanche, il en va tout autrement. Et d'abord, le Dieu dont il se dit l'Envoyé a pour première et fondamentale particularité d'être *invisible*. Et pourquoi l'est-il ?

Parce qu'il est entièrement soustrait, lui, au régime de l'espace/temps ! Et par là même entièrement et essentiellement libre de ce carcan qui pèse sur notre condition. Or, ce qui se passe en nous - notre intériorité - échappe également, dans ses profondeurs, au diktat de l'espace et du temps. Et, du même coup, à la distance et à la séparation (témoin, l'avons dit cent fois, la mémoire). C'est dans un non espace/temps donc, et dans l'invisible, que s'établit la relation vitale entre l'intime de chaque être humain et celui, si j'ose dire, de la Source. Le principe de cette relation, ici, ne saurait donc être la Beauté. Seule y préside la Vérité. Qui, chez le Christ, est tout sauf un concept philosophique, comme pour un Socrate. C'est la relation vivante de la personne - «*Je suis, etc.*» - à la Source dont nous sommes tous issus. Et non dans la pensée seulement, mais dans la totalité de l'amour. On conçoit aisément, dans ces conditions, que le Christ ne se réfère pas à la Beauté. Celle-ci régnant dans l'aire du visible - le royaume de ce monde ; la Vérité, dans l'invisible : ce «*royaume des Cieux*» qui est en nous déjà.

**P**as difficile, cela étant, de voir qu'il en va de même avec la musique. Pour que je puisse être touché, ému, transporté même par un chant ou une audition d'orchestre, il faut également que je me trouve à distance de celle ou de celui qui chante ou de l'orchestre sur le podium. Que j'en sois là aussi séparé. Les sons, porteurs de l'émotion à venir, doivent parcourir une certaine trajectoire, et se succéder dans le temps. Un double conditionnement donc. Le Christ, dont la préoccupation essentielle est notre union avec Dieu, de telle sorte qu'il soit en nous et nous en lui - adieu espace, adieu temps - n'a que faire non plus de la musique. Fût-elle, comme on le dit un peu sottement, «*sacrée*». Car il n'y a de sacré que cette union en Dieu. Laquelle, encore une fois, ne s'accomplit que dans une totale absence d'espace et de temps. Où il n'y a donc plus d'avant, de pendant ni d'après. Pas plus qu'il n'y a de principe de causalité. Mais passons. Autrement dit, dans des conditions telles que notre équipement mental et affectif, lui aussi inféodé à l'espace/temps, tout comme le langage d'ailleurs - ne parle-t-on pas d'idées «*élevées*» et de «*bas instincts*» ! - ne saurait concevoir. Tous les mots par lesquels on essaierait, ne fût-ce que suggérer cette relation essentielle - transparence, lumière, joie, plénitude, etc. - apparaissent pour le moins dérisoires par rapport à cette réalité ultime.

**C**oncernant le rire enfin, Bergson a très justement fait remarquer que pour rire, un instant, de quelqu'un qui, marchant devant vous, butte sur un trottoir et se fout par terre, il faut se désolidariser de lui. Seule condition en effet pour que comique apparaisse sa culbute. Une rupture, en fait, de la sympathie, qui voudrait que l'on compatisse au mal que le passant a pu se faire. Comment le Christ, incarnant la relation fraternelle par excellence, et plus encore, pourrait-il, une seconde, céder au rire ? Ce serait se démettre de sa fonction primordiale. Lui qui est venu sauver ce qui était perdu, nous faire passer - et là est la Vérité - de ce qui, séparé dans le temps, dans l'éternité vivante, ne fait plus qu'un.

**J**e me réjouis, frères,  
que notre Eglise soit persécutée  
parce qu'elle a fait le choix prioritaire des pauvres,  
parce qu'elle a fait siens les intérêts des pauvres,  
parce qu'elle a dit à tout le monde,  
gouvernants, riches et puissants :  
Si vous ne vous faites pas pauvres,  
si vous ne vous intéressez pas  
à la pauvreté de notre peuple  
comme s'il était votre propre famille,  
vous ne pourrez pas sauver la société.

**Oscar Romero**

15 juillet 1979  
in *L'amour vainqueur*  
Cerf, Paris 1990, 248 p.





